



BERQUIN'S  
FIRESIDE  
BOOK.



IN THE  
ORIGINAL FRENCH.



FOR THE  
USE OF SCHOOLS AND FAMILIES.

EDITED BY JOHN FROST.



PHILADELPHIA:  
SMITH AND PECK, CORNER OF  
THIRD AND ARCH STREETS.  
NEW HAVEN: DURRIE AND PECK.





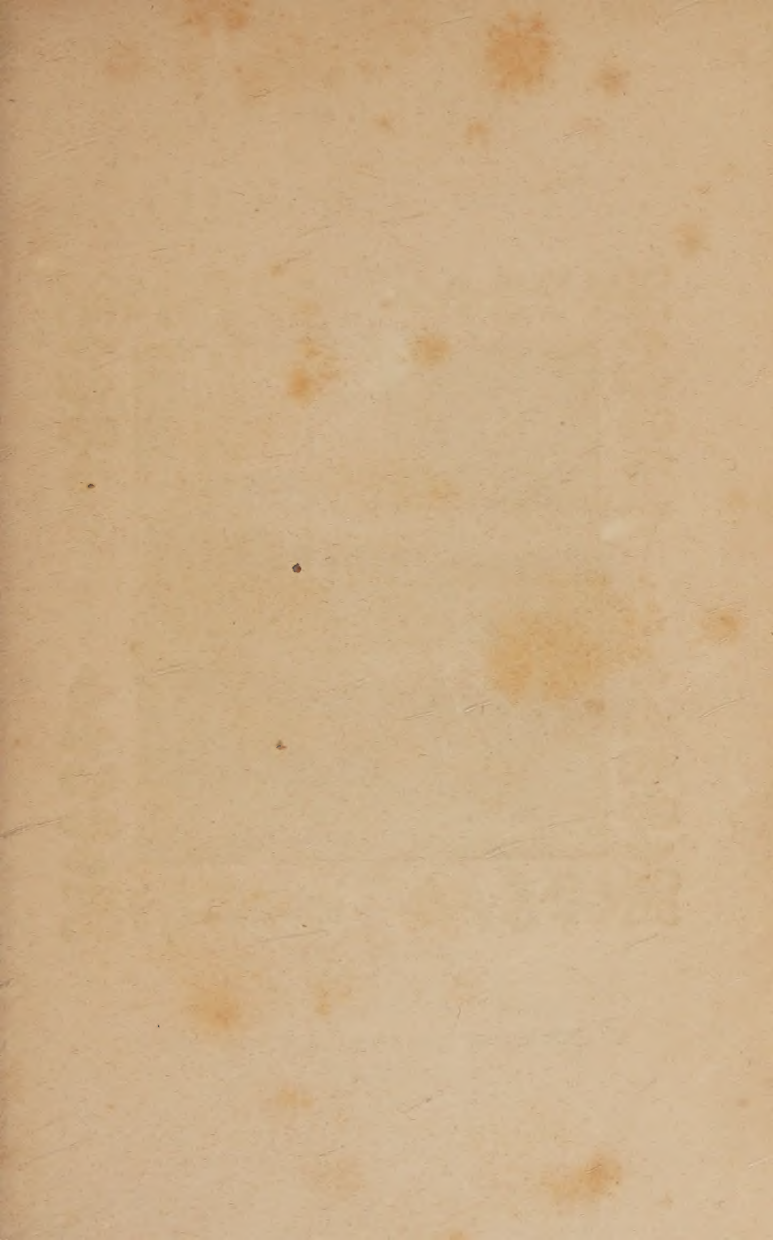
J. E. Phelps















BERQUIN'S  
FIRESIDE BOOK.

IN THE

ORIGINAL FRENCH.

FOR THE USE OF SCHOOLS AND FAMILIES.



EDITED BY JOHN FROST.

---

PHILADELPHIA:  
SMITH AND PECK,  
CORNER OF THIRD AND ARCH STREETS.  
NEW HAVEN: DURRIE AND PECK.  
1841.

---

Entered according to the Act of Congress, in the year 1841, by

**JOHN FROST,**

in the clerk's office of the district court, for the eastern district  
of Pennsylvania.

---

---

**J. FAGAN, STEREOTYPER.**

---

**BROWN, BICKING & GUILBERT, PRINTERS.**

---

## P R E F A C E.

---

THE following pages are selected from Berquin's *Livre de Famille*. They are entitled the **FIRESIDE BOOK**; because they are the original French of the collection of pieces recently translated and published under that name. The subjects embraced in the volume, are of a useful character, and worthy the attention of the young. They are discussed in a familiar style, in the form of dialogue; and thus afford the reader fine specimens of French conversation. The moral tone of the work, like all proceeding from the same pure source, the pen of M. Berquin, is unexceptionable; and the volume may be safely placed by the parent or teacher, in the hands of the young pupil.

The beauty of the embellishments, and the interest of the stories, the editor believes, will be sufficient to compensate the young student for the pains it may cost to master all the colloquial idioms, which occur in the dialogue.

Philadelphia, February, 1841.









# LE LIVRE DE FAMILLE.

---

## LES SUITES FACHEUSES DE LA COLERE.

---

MAD. DE CELIGNY, AGATHE SA FILLE, EMILIE SA NIECE,  
JUSTINE SA FEMME DE CHAMBRE.

*Agathe.*



H! venez, maman, dans la chambre de ma cousine : tenez, voyez-vous son miroir tout en pièces, et ici, près de la table, un grand tas de porcelaines cassées ? La pauvre Émilie en aura bien du chagrin. Comment cela peut-il être arrivé ?

*Mme. de Celigny.* Je n'en sais rien ; Agathe, je vais appeler Justine pour m'en informer. (*Elle appelle.*) Justine, Justine !

*Justine, en s'avancant.* Que voulez-vous, madame ?

*Mme. de Celigny.* Je veux savoir de vous la cause de ce dégât.

*Justine, avec embarras.* Madame, c'est.... Oh ! je n'ose pas vous le dire.

*Mme. de Celigny.* Ne craignez rien ; parlez le mal est fait ; est-ce vous qui l'avez causé ?

*Justine.* Oh ! non, madame ; je \* serais allée vous l'avouer tout de suite. Il faut dire cependant que j'ai donné lieu à ce malheur par un autre qui m'est arrivé.

*Mme. de Celigny.* Racontez-moi la chose comme elle s'est passée.

*Justine.* Le voici, madame. Tandis que mademoiselle Émilie était à déjeuner avec vous, j'ai voulu mettre en ordre son linge qui était sur le marbre de la commode, au-dessous du miroir. Je ne sais comment cela s'est fait, mais j'ai poussé un joli pot de fleurs de terre anglaise que mademoiselle Émilie avait acheté hier, et qui était caché sous les plis d'une serviette, en sorte que je ne pouvais pas le voir : le pot est tombé de dessus la commode et s'est brisé en mille pièces.

*Mme. de Celigny.* Et qu'a fait Émilie lorsque vous lui avez appris cet accident ?

*Justine.* O madame ! elle était dans une si grande fureur, elle m'a tant querellée, que je ne savais où me cacher. D'abord je ne lui ai rien répondu, de peur de la fâcher encore davantage ; mais à la fin, voyant qu'elle ne s'apaisait pas, je n'ai pu m'empêcher de lui dire : Après tout, mademoiselle, de quoi suis-

---

\* I would have told you immediately.



je coupable ? Pouvais-je deviner qu'un pot de fleurs dût être caché sous une serviette ? Ces paroles n'ont fait que l'enflammer encore plus. Comment donc, impertinente, m'a-t-elle répliqué, allez-vous dire encore que c'est ma faute ? Là-dessus elle a couru vers la table ronde pour y prendre un trousseau de clefs ; mais, par la violence de son mouvement, elle a renversé la table, et toutes les tasses de porcelaine qui étaient dessus sont tombées en pièces sur le plancher. Dans le désespoir où l'a jetée ce nouveau malheur, elle a voulu me lancer le trousseau de clefs à la tête ; heureusement je me suis baissée, les clefs ont volé au miroir, et en ont fait tomber la glace en mille morceaux.

*Mme. de Celigny.* Émilie a bien gagné vraiment à ce beau coup-là ! et qu'a-t-elle dit alors ?

*Justine.* Oh ! madame, je n'en sais rien ; je me suis enfuie de la chambre de toute la vitesse de mes jambes. Dans le premier mouvement, je voulais aller vous porter mes plaintes sur ce mauvais traitement, et vous demander mon congé ; mais j'ai fait ensuite une autre réflexion qui m'a retenue : mademoiselle Émilie a le cœur si bon ! c'est bien dommage qu'elle se laisse toujours emporter par le premier mouvement de sa colère.

*Mme. de Celigny.* Oui certes, c'est bien dommage ; ce défaut seul empoisonne toutes

ses autres qualités. Avec le meilleur cœur du monde, il lui arrivera tôt ou tard quelque grand malheur, si elle continue de s'abandonner à ses emportemens ; mais je saurai la punir d'une manière qui l'obligera de se corriger. La porcelaine lui appartenait ; elle peut faire comme elle voudra, je ne lui en donnerai pas d'autre à la place : mais pour ma glace, il faudra bien qu'elle me la paie sans remise ; et comme elle était fort grande et fort belle, sa bourse s'en souviendra long-temps. Elle aura tout le temps d'apprendre ce que l'on gagne à se livrer à ses violences. Ce n'est pas tout : je vous défends, Justine, de faire la moindre chose pour son service, jusqu'à ce qu'elle soit venue, en ma présence, vous demander amicalement pardon, avec promesse de ne jamais se comporter envers vous comme elle l'a fait aujourd'hui.

*Justine.* O madame ! il n'est pas nécessaire ; mademoiselle Émilie saura bien d'elle-même faire ses réflexions, et je suis déjà satisfaite.

*Mme. de Celigny.* Et moi je ne le suis pas ; il faut lui apprendre qu'elle ne doit pas plus vous maltraiter, vous, que toute autre personne. Je ne vous garderai plus à mon service si vous n'exécutez ponctuellement les ordres que je vous prescris. Émilie ne sera pas venue dans ma maison pour y gâter son caractère. Je répondrais mal à la promesse que je fis à ma

sœur lorsqu'elle me confia, en mourant, son éducation. Mais la voici qui vient. Approchez, Émilie.

*Emilie, courant se jeter dans les bras de madame de Celigny.* O ma chère tante ! je le sais, je mérite tout ce que vous pouvez me dire ; je suis digne de la plus sévère punition. Quelle était ma folie, de me laisser ainsi emporter par ma colère ! Ah ! si vous pouviez savoir combien j'en suis désolée !

*Mme. de Celigny.* Je le crois, Émilie ; mais le regret vient toujours trop tard, et ne saurait rien réparer ; et si vous aviez atteint Justine à la tête avec vos clefs, et que....

*Emilie.* Par pitié, ma chère tante, je vous en conjure, n'en dites pas davantage, vous me percez le cœur ; je ne sais où me cacher de honte et de désespoir. Ma chère Justine, je te demande excuse ; s'il m'arrive jamais de me mettre en colère contre toi et de te dire des injures, tu n'auras qu'à me répondre : Émilie, souvenez-vous du trousseau de clefs ; et je serai bien sûre alors de m'arrêter dans mon emportement. Mais ce n'est pas tout : tiens, ma chère Justine (*lui mettant sa bourse dans la main*), voici pour te faire oublier la peine que je t'ai causée.

*Justine, essuyant ses yeux.* Non, mademoiselle, c'est trop ; je n'en ai pas besoin, je ne le prendrai pas.

*Mme. de Celigny.* Vous pouvez le prendre, Justine ; Émilie a pu vous l'offrir pour vous montrer qu'elle n'épargne rien pour racheter sa faute ; mais cependant elle ne doit pas croire qu'un outrage puisse se payer à prix d'argent. Je suis d'ailleurs charmée qu'elle ait pensé d'elle-même à vous demander excuse, et à vous offrir tous les dédommagemens qui sont en son pouvoir. Si elle y avait manqué, il aurait fallu que je lui en fisse moi-même la leçon. Je lui sais gré de l'avoir prévenue ; cela me prouve qu'elle est pénétrée de regret de la faute qu'elle a commise.

*Emilie.* Oh ! oui, ma chère tante, je ne le sens que trop bien !

*Mme. de Celigny.* En ce cas, je ne t'en dirai pas davantage, et je ne ferai que te livrer à tes réflexions et à tes regrets. Mais toi, ma chère Agathe, reçois une utile leçon du malheur de ta cousine, et vois ce qui arrive lorsqu'on se laisse vaincre par sa colère. Loin de pouvoir se procurer par-là quelque soulagement, on ne fait que s'attirer de nouveaux chagrins, et se précipiter dans un plus cruel embarras. Songe aux remords affreux qui auraient éternellement poursuivi la malheureuse Émilie, si elle avait atteint Justine à la tête avec ses clefs, et qu'elle lui eût emporté un œil. C'est pourquoi, lorsque tu sentiras la colère près de te saisir, souviens-toi de cette



aventure, et cherche à recueillir toutes tes forces pour surmonter à l'instant même ton emportement. Si tu ne t'accoutumes ainsi de bonne heure à prendre de l'empire sur toi-même, tu deviendras le jouet de toutes tes passions ; et après t'avoir rendue mille fois un objet de risée aux yeux des personnes raisonnables, peut-être en viendront-elles à t'emporter malgré toi dans des malheurs, dont la seule idée fait frémir, et que tu voudrais en vain racheter chaque jour de ta vie, au prix de ton sang.



## LES CINQ SENS.

---

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE SA FILLE.

*Mme. de Verteuil.*



EGARDE bien, Pauline ; voici ta poupée, qui a comme toi des bras, des jambes, une tête, un nez, une bouche. Ta poupée est-elle une chose comme toi ? ou crois-tu être une autre chose que ta poupée ?

*Pauline.* Oh ! il me semble que je suis bien une autre chose, maman.

*Mme. de Verteuil.* \* Quelle différence y a-t-il donc entre vous deux ? Que peux-tu faire, par exemple, que ne puisse pas faire ta poupée ?

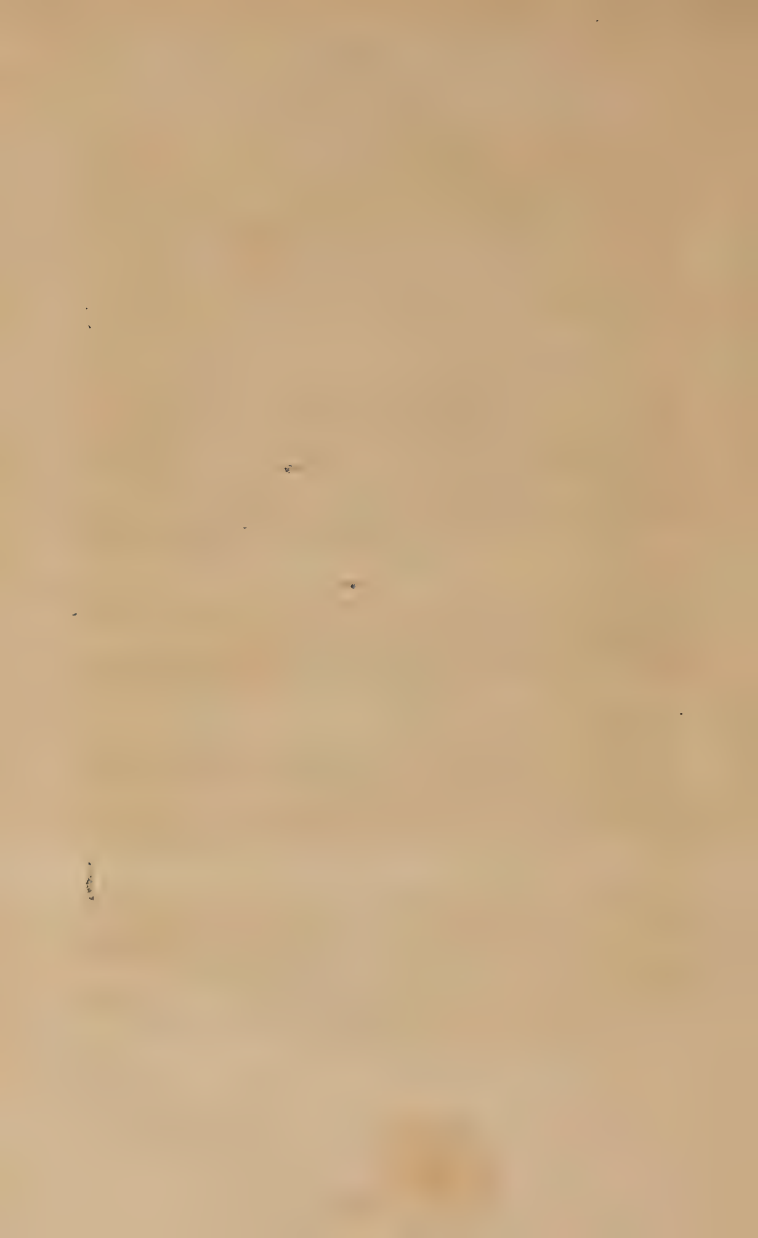
*Pauline.* Voyez, maman, je puis lever ma main, je puis courir, sauter, me tenir sur un pied ; et la poupée ne peut rien faire de tout cela.

*Mme. de Verteuil.* Tu as raison ; tu peux te mouvoir, et la poupée ne le peut pas ; mais n'as-tu pas vu rouler le chariot de ton petit frère ? il se meut aussi.

---

\* What difference is there.







*Pauline.* Oui, maman, je le crois bien ; lorsque Nanette le tire par-devant ou le pousse par-derrière, il faut bien alors qu'il se meuve. Mais moi, je n'ai pas besoin, pour me mouvoir, que l'on me pousse par-derrière, ou que l'on me tire par-devant. Voyez comme je sais courir et sauter toute seule !

*Mme. de Verteuil.* Il est vrai : le chariot et la poupée ne peuvent se mouvoir d'eux-mêmes ; il faut traîner l'un et porter l'autre. Mais toi, tu peux te mouvoir de toi-même comme tu veux. Tu peux te lever, t'asseoir, marcher lentement ou courir, comme tu le trouves bon ; tu peux faire usage de tes pieds, de tes mains, de ta langue, ainsi qu'il te plaît. Mais, Pauline, ton petit frère ne peut ni parler, ni sauter, ni courir ; il a besoin qu'on le porte comme la poupée. N'est-il pas au moins, lui, la même chose qu'une poupée ?

*Pauline.* \*Non, pas tout-à-fait, ce me semble, maman ; mon petit frère peut lever la main, remuer la tête, pousser des cris. Et puis les petits enfans deviennent grands, au lieu que ma poupée ne grandira jamais.

*Mme. de Verteuil.* Ton observation est très-juste ; mais, Pauline, comment sais-tu que ton petit frère peut faire tout ce que tu viens de dire ?

---

\* Not altogether.

*Pauline.* C'est que je l'ai vu plus d'une fois.

*Mme. de Verteuil.* Et avec quoi l'as-tu vu ?

*Pauline.* Avec mes yeux, maman.

*Mme. de Verteuil.* Et si tu n'avais pas eu des yeux, aurais-tu pu le voir ?

*Pauline.* Oh ! non, sans doute.

*Mme. de Verteuil.* Tu n'aurais donc pu savoir alors si ton petit frère est en état de remuer sa tête ou de lever sa main ?

*Pauline.* Non, vraiment, je ne l'aurais jamais su.

*Mme. de Verteuil.* Et pourrais-tu savoir quelque chose si tu n'avais pas des yeux ? Saurais-tu, par exemple, ce qui se passe autour de toi ?

*Pauline.* Je ne le crois pas, maman. Je serais alors comme je suis pendant la nuit, quand je me réveille, \*et qu'il n'y a pas de lumière. C'est comme s'il n'y avait plus rien dans la chambre.

*Mme. de Verteuil.* Il est vrai, c'est la même chose. Mais ferme un instant les yeux, comme cela. Bon. Dis-moi maintenant comment est cette table sur laquelle tu es appuyée ? Est-elle tendre, ou dure ?

*Pauline.* La table est dure, maman.

*Mme. de Verteuil.* Comment sais-tu cela, ma fille ? Tu ne peux pas le voir, puisque tes yeux sont fermés.

---

\* And that there is no light.

*Pauline.* Non, maman, je ne peux pas le voir, sans doute ; mais je sais bien que la table est dure quand je la touche.

*Mme. de Verteuil.* Ainsi tu peux le savoir par le toucher, sans te servir de tes yeux pour le voir ?

*Pauline.* Oui, maman.

*Mme. de Verteuil.* Tu peux donc savoir quelque chose de deux manières, par la vue et par le toucher ?

*Pauline.* Cela est vrai, maman.

*Mme. de Verteuil.* Ferme encore un peu les yeux, et place tes mains derrière le dos. Qu'est-ce que je mets sous ton nez ?

*Pauline.* Maman, c'est une rose.

*Mme. de Verteuil.* Tu as deviné juste. Mais comment sais-tu que c'est une rose, puisque tu ne l'as ni vue ni touchée ?

*Pauline.* C'est que je l'ai sentie. Rien au monde n'a une si bonne odeur.

*Mme. de Verteuil.* Ainsi, ma fille, tu peux savoir encore quelque chose par l'odorat ?

*Pauline.* Cela est vrai, maman.

*Mme. de Verteuil.* Voilà donc trois moyens par lesquels tu peux savoir quelque chose : la vue, le toucher et l'odorat. (*Pauline entr'ouvre les yeux.*) Non, non, Pauline, je n'ai pas fini. Les yeux encore fermés, s'il te plaît.

*Pauline.* Tenez, maman, je dois vous en avertir ; je tricherais malgré moi.

*Mme. de Verteuil.* Comment donc ?

*Pauline.* J'ai beau le vouloir, je ne puis tenir mes yeux fermés si long-temps ; ils s'ouvrent d'eux-mêmes avant que j'y pense.

*Mme. de Verteuil.* Viens, je vais te les bander avec ce mouchoir ; de cette manière tu ne pourras plus voir, quand même tu le voudrais. (*Elle lui attache le mouchoir sur les yeux.*) Eh bien ! vois-tu maintenant ?

*Pauline.* Non, maman, je ne vois rien : c'est en bonne conscience. (*Mad. de Verteuil fait signe, sans la nommer, à Henriette, sa fille aînée, qui joue avec son petit frère et sa bonne, à l'autre bout de la chambre, d'approcher doucement.*)

*Mme. de Verteuil, à Pauline.* Tu es bien sûre de ne rien voir ; ce n'est pas tout. Place l'une de tes mains derrière le dos, et bouche-toi le nez de l'autre pour être aussi sûre que tu ne pourras ni toucher ni sentir. Reste comme cela. Voici une visite que je t'annonce. (*A Henriette.*) Avancez, je vous prie ; souhaitez le bonjour à Pauline.

*Henriette.* Bonjour, Pauline.

*Pauline, vivement.* Bonjour, Henriette.

*Mme. de Verteuil.* Hé ! hé ! Pauline ! comment sais-tu donc que c'est Henriette qui te souhaite le bonjour ?

*Pauline.* C'est que je l'ai entendue, maman.

Je reconnais bien la voix de ma sœur, peut-être.

*Mme. de Verteuil.* Fort bien. Voici une découverte nouvelle. Tu sais encore quelque chose, non pour avoir vu, touché, ni senti, mais seulement pour avoir entendu ; ainsi donc, voilà déjà quatre moyens par lesquels tu peux savoir quelque chose : la vue, le toucher, l'odorat et l'ouïe.

*Pauline.* Vraiment oui, maman ; je suis savante de quatre façons.

*Mme. de Verteuil.* Remets-toi comme tu étais \*tout à l'heure. Henriette va, de ses mains, te boucher les oreilles par-dessus le marché. Dans cet état, tu ne peux ni voir, ni sentir, ni entendre. Essayons s'il reste quelque autre moyen par lequel tu puisses savoir encore quelque chose.

*Pauline.* Voyons, maman ; je vous attends à l'épreuve.

*Mme. de Verteuil.* Ouvre la bouche. †Qu'est-ce que je viens d'y mettre ?

*Pauline, après avoir goûté.* C'est de la gelée de groseille.

*Mme. de Verteuil.* Et comment le sais-tu ?

*Pauline.* Fiez-vous à mon goût ; je suis connaisseuse.

*Mme. de Verteuil.* Ton goût ne t'a point

---

\* Just now.

† What have I just put in it.

trompée. Ton goût ! mais voilà donc un cinquième moyen par lequel tu peux savoir quelque chose. Pourrais-tu me les nommer, ces cinq moyens ? ou veux-tu que je te les dise encore une fois ?

*Pauline.* J'aime mieux que vous les disiez, maman, pour les mieux retenir. Moi, je pourrais en laisser égarer quelqu'un ; et, franchement, j'aurais du regret à les perdre.

*Mme. de Verteuil,* après avoir débandé les yeux à *Pauline.* Ces cinq moyens par lesquels nous pouvons savoir quelque chose, ou acquérir des connaissances, sont : la vue, le toucher, l'odorat, l'ouïe et le goût. On les appelle les cinq sens.

*Pauline.* Je suis bien aise d'être assurée qu'il ne m'en manque pas un. Je sais très-bien voir, toucher, sentir, ouïr et goûter.

*Mme. de Verteuil.* Et ta poupée peut-elle faire quelques-unes de ces choses ?

*Pauline.* Je la défie d'en faire une seule. Je lui donne à choisir.

*Mme. de Verteuil.* Voilà donc une grande différence entre vous deux. Ta poupée ne peut ni se mouvoir d'elle-même, ni voir, ni toucher, ni sentir, ni ouïr, ni goûter comme toi. Et sais-tu comment on appelle ceux qui peuvent faire cela ?

*Pauline.* Non, maman.

*Mme. de Verteuil.* On les appelle êtres vivans



et animés. Ainsi tu es un être vivant et animé, et ta poupée ne l'est pas. Mais, dis-moi maintenant, les animaux, comme les chiens, les chats et les oiseaux, sont-ils des êtres vivans et animés, ou non ?

*Pauline.* Je crois qu'ils le sont, maman.

*Mme. de Verteuil.* Tu as raison de le croire ; car le chat peut se mouvoir de lui-même aussi bien que toi ; et je me doute qu'il sait même courir un peu plus vite et sauter un peu plus haut ; n'est-il pas vrai ?

*Pauline.* Oui, maman ; je lui cède ces avantages.

*Mme. de Verteuil.* Et lorsque tu vas à lui, en frappant dans tes mains, peut-il entendre le bruit que tu fais ?

*Pauline.* Oh ! il l'entend sans doute, car il se met aussitôt à fuir.

*Mme. de Verteuil.* Et lorsque tu lui fais toucher par derrière ton bâton ?

*Pauline.* Il s'enfuit plus vite encore.

*Mme. de Verteuil.* Il est donc sensible au toucher ?

*Pauline.* Oui, maman, je vous assure ; il est fort douillet sur ce point.

*Mme. de Verteuil.* Mais sans le poursuivre, lorsque tu lui montres seulement le bâton, en le menaçant du geste ?

*Pauline.* Il le voit si bien, que bientôt je ne le vois plus lui-même.

*Mme. de Verteuil.* Voilà déjà trois sens qu'il possède comme toi ; la vue, le toucher et l'ouïe. Voyons encore s'il a l'odorat et le goût.

*Pauline.* Oh ! je vous en réponds. Il sent de fort loin une fricassée ; et jetez-lui en même temps un morceau de gigot et un bouchon, il en sait très-bien faire la différence.

*Mme. de Verteuil.* Il en est de même de tous les autres animaux. Ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes comme ils veulent. Ils peuvent voir, toucher, sentir, ouïr et goûter comme nous. Ils sont donc, comme nous, des êtres vivans et animés. Ta poupée ne peut rien faire de tout cela : ta poupée est donc une chose sans vie, une chose inanimée, ainsi que cette table et ces fauteuils.

*Pauline.* J'ai donc quelque chose de plus que ces fauteuils, que cette table et que ma poupée ? Mais qu'ai-je de plus que le chat ?

*Mme. de Verteuil.* Une chose bien précieuse, et dont nous parlerons dans un autre entretien ; une chose que tu pourrais trouver dans ta question même ; car Minet, de sa vie entière, n'aurait été en état de me faire cette question.

## LES SENSATIONS.

---

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE SA FILLE.

*Mme. de Verteuil.*



AULINE, ferme les yeux, et ne les ouvre pas que je ne te le dise. Fort bien. Pense maintenant à Nanette. N'est-ce pas comme si tu la voyais ?

*Pauline.* Oui, maman ; il me semble la voir en effet.

*Mme. de Verteuil.* Et comment la vois-tu ?

*Pauline.* Comme si elle était devant moi, ou plutôt comme si elle était dans ma tête.

*Mme. de Verteuil.* Eh bien ! Pauline, lorsque, Nanette étant absente, tu la vois cependant comme si elle était dans ta tête ou devant toi, alors tu te représentes ce que l'on appelle une image de Nanette.

*Pauline.* Puis-je maintenant ouvrir les yeux ?

*Mme. de Verteuil.* Oui, ma fille. Mais, dis-moi, comme tu viens de penser à Nanette, ne peux-tu pas aussi penser de même à ton petit frère, à ta sœur, à ta poupée, à la maison de ta grand'-maman ?

*Pauline.* Oui, sans doute. Je viens de penser à tout ce que vous venez de dire, à mesure que vous le nommiez.

*Mme. de Verteuil.* N'est-ce pas comme si tu avais eu tous ces objets devant toi, lorsque tu y pensais ?

*Pauline.* Oui, maman ; je les voyais devant moi, quoique j'eusse les yeux ouverts. Pourquoi me les faisiez-vous fermer tout à l'heure ?

*Mme. de Verteuil.* Parce que n'étant point distraite par autre chose, tu devais ne penser uniquement qu'à Nanette, et par conséquent t'en retracer une image plus vive. Tu en as dû aussi mieux remarquer ce qui arrive proprement lorsque l'on pense à quelque chose. Mais tu peux bien y penser, même lorsque tu as les yeux ouverts. Par exemple, pense maintenant à ton petit frère : ne vois-tu pas son image, sans avoir besoin de fermer les yeux ?

*Pauline.* Oui, maman ; je le vois qui me sourit.

*Mme. de Verteuil.* Pense à présent à la table qui est là-bas dans la salle à manger. Ne saurais-tu me dire précisément de quelle couleur elle est, comme si tu la voyais ? Est-elle noire, ou blanche ?

*Pauline.* Ni l'un ni l'autre, maman. Elle est couleur de marron.

*Mme. de Verteuil.* Est-elle ronde, ou carrée ?

*Pauline.* Elle est ronde.

*Mme. de Verteuil.* A merveille. Tu vois donc qu'en pensant à la table tu peux t'en représenter une image, et me dire sa couleur et sa forme aussi bien que si elle était sous tes yeux.

*Pauline.* Il est vrai, maman. Mais comment cela se fait-il ?

*Mme. de Verteuil.* Cette table a frappé fortement ta vue, qui est, comme tu le sais, l'un de tes sens. Cette impression, une fois bien faite, suffit pour te rappeler l'image de la table, toutes les fois que tu y penses.

*Pauline.* Mais, maman, il m'arrive quelquefois de penser à des choses que je n'ai jamais vues. Par exemple, je me figure en ce moment une poupée deux fois plus grande que la mienne ; je lui donne une belle robe d'or et d'argent, des agrafes de perles et un collier de diamans. Je n'ai jamais réellement vu de poupée de cette taille, ni qui fût aussi bien parée. Comment donc est-ce que je puis me représenter son image ?

*Mme. de Verteuil.* Cette explication nous mènerait actuellement trop loin. Il suffit que tu conçoives qu'en pensant à une chose que tu as bien vue, tu peux te représenter son image toutes les fois qu'il te plaît. Mais, dis-moi, il t'est souvent arrivé d'entendre un tambour, de

sentir une rose, de manger des fraises, de toucher du satin ?

*Pauline.* Oui, sans doute, maman.

*Mme. de Verteuil.* Pense au tambour ; qu'est-ce qui t'arrive ?

*Pauline.* Je crois en entendre le bruit.

*Mme. de Verteuil.* Et la rose ?

*Pauline.* Je crois en respirer la douce odeur.

*Mme. de Verteuil.* Et les fraises ?

*Pauline.* Je crois en goûter. L'eau m'en vient à la bouche.

*Mme. de Verteuil.* Et le satin ?

*Pauline.* Je crois en toucher encore. Oh ! comme c'est moelleux sous mes doigts !

*Mme. de Verteuil.* Comprends-tu, Pauline ? Ces objets ont fait autrefois une vive impression sur tes sens ; le tambour sur ton ouïe, la rose sur ton odorat, les fraises sur ton goût, le satin sur ton toucher. Ces impressions, que l'on appelle sensations, te rappellent, quand tu y penses, chacun des objets, et l'effet qu'il a produit sur toi, à peu près comme s'il le produisait encore en ce moment. Mais je crains que ton esprit ne se fatigue : nous reprendrons une autre fois cet entretien.

*Pauline.* Comme vous voudrez, maman. Soyez pourtant persuadée que je ne me lasse jamais de causer avec vous.







## IMAGINATION.

---

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE SA FILLE.

*Mme. de Verteuil.*



EGARDE bien, Pauline, je vais ouvrir ce tiroir. \*Qu'y a-t-il dedans?

*Pauline.* Un ruban blanc, avec des raies rouges et de petites fleurs entre les raies. Oh! qu'il est joli!

*Mme. de Verteuil.* Ferme à présent les yeux. Ne peux-tu pas encore te représenter ce qu'il y a dans le tiroir?

*Pauline, les yeux fermés.* Pardonnez-moi, maman; un ruban blanc avec des raies rouges. C'est comme si je voyais encore les petites fleurs.

*Mme. de Verteuil.* Tu vois ce ruban à peu près comme tu verrais dans le miroir ta poupée, si elle était placée derrière toi, en sorte que tu ne pusses la voir autrement; alors tu ne verrais pas la poupée elle-même, pas plus que tu ne vois à présent le ruban lui-même;

---

\* What is there within.

tu verrais seulement dans le miroir une représentation ou une image de la poupée. Essayons. Ouvre les yeux, je vais mettre ta poupée derrière toi, sur cette table. Peux-tu voir la poupée elle-même, en restant comme tu es, sans te retourner ?

*Pauline.* Non, maman.

*Mme. de Verteuil.* Je vais maintenant placer devant toi un miroir : jette-s-y les yeux.

*Pauline.* Maintenant je vois très-bien la poupée.

*Mme. de Verteuil.* C'est-à-dire que tu vois dans le miroir la représentation ou l'image de la poupée. N'est-ce pas à peu près comme tu voyais tout à l'heure dans ta tête la représentation ou l'image du ruban blanc avec des raies rouges et de petites fleurs ?

*Pauline.* Il est vrai, maman. Est-ce donc qu'il y a dans ma tête un miroir où je vois le ruban ?

*Mme. de Verteuil.* Non, ma fille, il n'y a pas de miroir dans ta tête ; et voici quelle est la différence. Dans le miroir, tu ne peux voir que les images des choses que tu lui présentes effectivement : si tu veux te voir dans la glace, il faut te présenter devant elle ; si tu veux y voir ta poupée, il faut nécessairement que tu la lui présentes ; n'est-il pas vrai ?

*Pauline.* Oui, sans doute, maman.

*Mme. de Verteuil.* Mais ton ame peut très-

bien se représenter l'image des choses qui ne sont ni près de toi, ni devant toi, ni dans les environs. Par exemple, qui est-ce qui pend dans ta chambre contre le mur, entre la fenêtre et le lit ?

*Pauline.* C'est votre portrait, maman, et celui de mon papa.

*Mme. de Verteuil.* Tu peux te représenter ces portraits tout aussi bien que tu te représentais le ruban tout à l'heure.

*Pauline.* Oui bien, maman.

*Mme. de Verteuil.* Et cependant ces portraits ne sont pas devant toi, mais dans une autre chambre. Allons encore plus loin. Qu'est-ce qui pendait à cet arbre sous lequel nous restâmes l'autre jour si long-temps à parler dans le jardin de ta grand-'maman ?

*Pauline.* C'étaient de belles pêches qui allaient bientôt mûrir.

*Mme. de Verteuil.* Et comment étaient ces pêches ?

*Pauline.* Elles étaient blanches ; mais elles commençaient à prendre un bel incarnat.

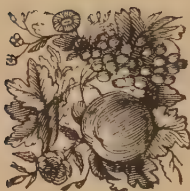
*Mme. de Verteuil.* Tu vois par là, Pauline, qu'il en est tout autrement de ton ame que du miroir. Le miroir ne peut représenter que ce qui est réellement devant lui ; au lieu que ton ame peut se représenter tout ce qu'elle veut, quelque loin que l'objet puisse être de toi.

*Pauline.* Cela est vrai, maman.

*Mme. de Verteuil.* Veux-tu maintenant que je te dise comment on appelle cette faculté qu'a notre ame de pouvoir se représenter ainsi les objets ?

*Pauline.* Oui, maman, vous me ferez plaisir.

*Mme. de Verteuil.* Cette faculté s'appelle imagination.





## M É M O I R E.

---

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE SA FILLE.

*Mme. de Verteuil.*



OURRAIS-TU me dire, Pauline, ce que tu fis hier chez ta tante ?

*Pauline.* Oui bien, maman ; nous allâmes, avant le dîner, visiter les pigeons, les poules et la volière ; et l'après-midi, nous courûmes dans une jolie carriole tout le long du bosquet.

*Mme. de Verteuil.* Pourrais-tu aussi me dire ce que tu fis la semaine dernière chez ta grand'maman, le jour que ton oncle et ta tante y étaient allés dîner ?

*Pauline.* Oh ! oui, maman ; nous fûmes nous promener sur la rivière dans un petit bateau. Oh ! ce fut un grand plaisir !

*Mme. de Verteuil.* Fort bien, Pauline, tu as retenu tout cela à merveille. Tu vois par-là que ton ame a la faculté de pouvoir se représenter tout ce que tu as fait. Et qu'arriva-t-il lorsque nous voguions dans le petit bateau, et qu'il nous fallut passer sous un pont ?

*Pauline.* La poulie où passait la corde qui tenait la voile vint à tomber dans l'eau. Mon papa, mon oncle et mon cousin la cherchèrent long-temps, mais ils ne purent pas la trouver ; et alors il fallut retourner vers la maison, parce que l'on ne pouvait plus hisser la voile.

*Mme. de Verteuil.* Ton récit est fort exact. Voilà bien toutes les circonstances de cet accident. Tu vois encore par-là, ma fille, que ton ame a la faculté de pouvoir se représenter tout ce qui s'est passé sous tes yeux, comme ce que tu as fait toi-même.

*Pauline.* Il est vrai, maman.

*Mme. de Verteuil.* Et sais-tu comment s'appelle cette faculté de notre ame ?

*Pauline.* N'est-ce pas, maman, ce qu'on nomme la mémoire ?

*Mme. de Verteuil.* Oui, Pauline.

*Pauline.* \*N'est-ce pas elle aussi qui fait que je me souviens de ce qu'on m'a dit ou de ce que j'ai lu ?

*Mme. de Verteuil.* C'est elle-même. Mais, Pauline, te rappelles-tu tout ce qui se dit à la table de ta grand'maman ? Te souviens-tu, par exemple, de ce que ta tante raconta au sujet d'un certain petit garçon ?

*Pauline.* Non, maman, je ne m'en souviens plus.

---

\* Is it not this also that causes me to remember what I have been told, or what I have read.

*Mme. de Verteuil.* Tu étais cependant présente lorsque ta tante fit ce récit ; tu le compris même fort bien, puisque tu te mis à rire. Il y a mieux, c'est que le soir, à ton retour, tu racontas cette histoire à Nanette. Elle était donc alors dans ta mémoire ?

*Pauline.* Cela peut être, maman ; mais à présent je ne m'en souviens plus du tout ; il faut que je l'aie oubliée.

*Mme. de Verteuil.* Essayons si je pourrai parvenir à rendre à ton ame la faculté de se représenter cette histoire, comme elle l'avait le soir où tu racontas l'histoire à Nanette.

*Pauline.* Oh ! voyons, voyons, maman !

*Mme. de Verteuil.* Ta tante ne dit-elle pas que le petit garçon était allé se promener dans une prairie, et qu'il courait après des papillons ? Pense-s-y bien : que lui arriva-t-il alors ?

*Pauline.* Alors..... alors..... Oh ! maman, je me rappelle à présent le reste de l'histoire. Comme il ne regardait pas à ses pieds, il arriva au bord d'un fossé, et il roula jusqu'au fond. Son papa eut toutes les peines du monde à le retirer ; il ne le reconnaissait plus sous le masque de boue qu'il avait sur le visage.

*Mme. de Verteuil.* Voilà précisément toute l'histoire. Je n'ai pas eu de peine à remettre ton ame en état de se la représenter, parce qu'il n'y a pas long-temps que tu l'as entendue. Mais si dans quelques années je cherchais à

te la rappeler, tu ne t'en souviendrais peut-être plus, ou je l'aurais oubliée moi-même.

*Pauline.* Cela peut être, maman ; mais au moins suis-je bien sûre de n'oublier de ma vie la bonté que vous avez de m'instruire.



## RAISONNEMENT, JUGEMENT.

---

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE SA FILLE..

*Mme. de Verteuil.*



AULINE, \* saurais-tu bien me dire ce que c'est que la raison ? Je te l'ai déjà expliqué.

*Pauline.* Oui, maman. C'est . . . . c'est . . . . je ne puis pas bien l'expliquer, mais je le sens. Par exemple, j'ai de la raison, et les animaux n'en ont point.

*Mme. de Verteuil.* Pour mieux te rappeler ce que l'on entend proprement par raison, je te dirai que tu montres de la raison lorsque tu comprends bien ce que je te dis, et que tu réponds à propos. Tu montres aussi de la raison, lorsque, dans toutes les occasions qui se présentent, tu réfléchis sur ce que tu dois faire. Veux-tu que je t'en donne un exemple ?

*Pauline.* Je le veux bien, maman.

*Mme. de Verteuil.* Supposons que tu aies en ce moment la fantaisie de te promener dans la rue. La première chose que tu aies à faire

---

\* Are you able to give me a good definition of *reason*.

est de descendre dans la rue, n'est-il pas vrai ?

*Pauline.* Oh ! il n'est rien de plus sûr.

*Mme. de Verteuil.* Il faut donc commencer par réfléchir sur ce que tu dois faire pour aller dans la rue ?

*Pauline.* Cela est juste encore.

*Mme. de Verteuil.* Nous sommes ici près d'une fenêtre qui est ouverte, et qui donne sur la rue. Par cette fenêtre, il est aisé d'aller dans la rue, lorsqu'on le veut. Tiens, regarde : je vais y jeter ce morceau de papier ; il y est déjà. On peut donc aller dans la rue en passant par la fenêtre, et il n'y a pas de chemin plus court.

*Pauline.* J'en conviens.

*Mme. de Verteuil.* Ce chemin n'est cependant pas le seul ; il en est encore un autre. Près de la porte de la chambre, il y a un escalier qui descend dans la cour ; puis en traversant la cour, on arrive à la porte de la maison qui s'ouvre sur la rue. Laquelle de ces deux manières te paraît la meilleure ?

*Pauline.* Mais, maman, je ne puis pas aller par la fenêtre.

*Mme. de Verteuil.* Pourquoi non, puisqu'elle est ouverte ? Tu pourrais y sauter toi-même, ou je pourrais t'y jeter comme j'ai jeté tout à l'heure le chiffon de papier ; et certainement, en prenant ce chemin, tu serais beaucoup plus



promptement dans la rue, que si tu y allais par l'escalier, la cour et la porte de la maison.

*Pauline.* Mais, maman, je tomberais, si vous me jetiez par la fenêtre.

*Mme. de Verteuil.* Oui vraiment, Pauline ; il y a même à parier que tu te casserais la jambe. Alors tu serais bien dans la rue, mais tu ne pourrais pas t'y promener ; il faudrait te porter dans ton lit, où tu resterais couchée pendant six semaines, sans pouvoir remuer. Tu peux maintenant me dire lequel vaut le mieux, d'aller très-promptement dans la rue par la fenêtre, en te cassant une ou deux jambes, ou d'y aller beaucoup plus lentement par l'escalier et par la cour, en conservant tous tes membres entiers ?

*Pauline.* Il n'est pas difficile de choisir, maman ; il vaut mieux prendre le chemin le plus long.

*Mme. de Verteuil.* Et pourquoi, ma fille ?

*Pauline.* C'est que si, pour arriver plus tôt dans la rue, il fallait me casser la jambe, que me servirait d'y être arrivée, puisque je ne pourrais pas m'y promener ?

*Mme. de Verteuil.* Ta réflexion est fort juste, Pauline. Mais sais-tu ce que nous venons de faire tout en causant ?

*Pauline.* Non, maman, je l'ignore.

*Mme. de Verteuil.* Nous avons fait usage de notre raison, pour rechercher quel était le

meilleur moyen d'aller dans la rue, ou d'y sauter par la fenêtre, ou d'y descendre par l'escalier ; et nous avons trouvé que le dernier moyen était le meilleur. Veux-tu que je te dise comment nous y sommes parvenues ?

*Pauline.* Cela me fera plaisir, maman.

*Mme. de Verteuil.* Nous avons d'abord recherché quels sont les avantages et les inconvéniens de chacune de ces deux manières d'aller dans la rue, d'y sauter par la fenêtre, ou d'y descendre par l'escalier. Cette recherche nous a conduites à trouver que l'avantage de sauter par la fenêtre était que l'on arrivait beaucoup plus tôt dans la rue, mais que l'inconvénient attaché à ce moyen, était que l'on risquait de se casser la jambe. L'inconvénient, au contraire, de descendre dans la rue par l'escalier, était que l'on restait plus long-temps en chemin ; mais on y trouvait en revanche cet avantage, que l'on ne courait pas le danger d'avoir une jambe cassée. N'est-ce pas, ma fille, ce qui s'est passé dans notre esprit ?

*Pauline.* Oui, maman, j'en répons pour le mien.

*Mme. de Verteuil.* Après que nous avons eu trouvé ces avantages et ces inconvéniens, nous les avons comparés les uns avec les autres, et nous avons dit : Qui vaut le mieux, d'arriver un peu plus vite dans la rue, et de nous casser

la jambe, ou d'être un peu plus long-temps en chemin, et de conserver notre corps tout entier ? Après cette comparaison, nous avons porté un jugement ; c'est qu'il valait mieux rester plus long-temps en chemin, et qu'ainsi nous devions aller dans la rue, non par la fenêtre, mais par l'escalier et la cour ; comprends-tu cela ?

*Pauline.* Oui, maman.

*Mme. de Verteuil.* Eh bien, ma fille, lorsque l'on examine ainsi dans une chose ses inconvénients et ses avantages, et qu'on les compare ensemble sur le parti qu'il faut prendre, cette opération s'appelle raisonnement, et la conclusion qu'on en tire s'appelle jugement. Veux-tu que je te donne un autre exemple d'un raisonnement et d'un jugement ?

*Pauline.* Oh, maman, vous me ferez grand plaisir.

*Mme. de Verteuil.* Tu sais bien que les deux perroquets de ta tante disent certains mots à peu près comme des créatures humaines, de manière que l'on pourrait s'y tromper ?

*Pauline.* Oui, maman.

*Mme. de Verteuil.* Supposons maintenant que nous soyons devant la salle à manger de ta tante, et que nous y entendions parler à travers la porte qui est fermée : comment penses-tu que nous devions faire pour juger, sans entrer dans cette pièce, si ce sont les

deux perroquets qui parlent, ou si ce sont les deux servantes ?

*Pauline.* Ne pourrions-nous pas les connaître à la voix ?

*Mme. de Verteuil.* Ce moyen ne serait pas infailible, puisque nous sommes convenues tout à l'heure que les perroquets savent si bien imiter la voix humaine, que l'on peut s'y méprendre.

*Pauline.* Il est vrai.

*Mme. de Verteuil.* Il nous faut donc chercher un autre moyen plus sûr.

*Pauline.* Oh ! voyons.

*Mme. de Verteuil.* Cherche dans ta tête. Quel est celui que tu imaginerais, en supposant toujours qu'il nous soit interdit d'entrer dans la pièce où l'on parle ?

*Pauline.* En vérité, maman, je n'en sais rien.

*Mme. de Verteuil.* Et si nous écoutions ce que l'on dit ? Tu sais que les perroquets, suivant ton expression, n'ont jamais que les mêmes paroles au bec.

*Pauline.* Oui, maman.

*Mme. de Verteuil.* Ainsi donc, si nous prêtions l'oreille à ce que l'on dirait dans la salle à manger, et que nous entendissions constamment : Gratte, gratte, Jacquot ; as-tu déjeuné, Jacquot ? qui pourrions-nous soupçonner de dire ces paroles ?

*Pauline.* Les perroquets, maman.

*Mme. de Verteuil.* Tu as raison. Les perroquets peuvent dire ces paroles, et ils les disent continuellement. Il y a tout lieu de croire que les servantes ne s'occuperaient pas à se dire sans cesse l'une à l'autre : Gratte, gratte, Jacquot ; as-tu déjeuné, Jacquot ? car cela n'est pas trop amusant, n'est-il pas vrai ?

*Pauline.* Non, certes, maman.

*Mme. de Verteuil.* Mais si nous entendions dire : Marie, as-tu compté les couverts ?—Non, Fanchette, je ne les compterai qu'après avoir plié la nappe : si nous entendions encore une suite de propos de ce genre, concernant le ménage, pourrions-nous les attribuer de même aux perroquets ?

*Pauline.* Non, maman ; il vaudrait mieux penser que ce sont les servantes qui parleraient ainsi.

*Mme. de Verteuil.* C'est ce que nous penserions en effet, et nous aurions employé notre raison à faire un raisonnement et à porter un jugement ; car nous aurions comparé ce que disent ordinairement les perroquets avec ce que les servantes peuvent se dire en faisant leur ménage ; et cette comparaison nous aurait conduites à juger, par la nature des discours, si ce sont les perroquets ou les servantes qui les auraient tenus.

*Pauline.* Je vous remercie, maman, de m'avoir appris l'usage de ma raison. Je m'en servirai pour raisonner, à moi seule, sur tout ce que je pourrai voir ou entendre, et je viendrai ensuite vous consulter sur le jugement que j'en aurai porté.



# LIBERTÉ, VOLONTÉ.

---

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE SA FILLE.

*Pauline.*



AMAN, je viens de serrer proprement toutes mes petites affaires, comme vous me l'aviez ordonné. Il n'y a plus rien qui traîne dans ma chambre. Que vais-je faire à présent ?

*Mme. de Verteuil.* Tu peux aller travailler dans ton jardin, ou t'amuser à jouer avec ta grande poupée. Lequel de ces deux amusemens te plaît davantage ? Je te laisse entièrement la liberté de choisir.

*Pauline.* Je crois, maman, que j'aurai plus de plaisir à jouer avec ma poupée.

*Mme. de Verteuil.* A la bonne heure. Mais il y a long-temps, ce me semble, que tu n'as travaillé dans ton jardin. Je viens d'y jeter tout à l'heure un coup d'œil en passant, et j'ai cru voir qu'il y avait une quantité de mauvaises herbes. Les fleurs me paraissent aussi languir sur leurs tiges. Sûrement tu auras laissé passer quelques jours sans les arroser.



*Pauline.* Il est vrai, maman, vous m'en faites souvenir.

*Mme. de Verteuil.* Les fleurs souffrent beaucoup de la chaleur et de la sécheresse. Ne serait-il pas à propos d'aller à leur secours ?

*Pauline.* Oh ! elles peuvent attendre encore ; au lieu que ma poupée meurt d'envie d'essayer son tablier neuf. \* Il faut que je voie s'il lui va bien.

*Mme. de Verteuil.* Tu es la maîtresse, comme je te l'ai dit, de satisfaire là-dessus ta fantaisie ; mais je ne te demande qu'un moment de réflexion. Si tu laisses épuiser ton jardin par les mauvaises herbes, si tu négliges de l'arroser, les fleurs seront demain encore plus languissantes qu'elles ne le sont aujourd'hui. Demain au matin, tu le sais, nous partons de bonne heure pour aller passer la journée chez ta grand'maman, nous n'en reviendrons que dans la nuit. Mais si tes fleurs manquent d'eau pendant deux jours encore, elles seront peut-être après-demain dans un état si triste, que toute l'eau du réservoir ne saurait plus les ranimer.

*Pauline.* Oh ! ce serait bien dommage.

*Mme. de Verteuil.* Et puis ton jardin restera dépouillé pendant six semaines, jusqu'au temps des fleurs de l'automne ; car tu sais bien ce

---

\* I must see if it fits her well.

que ton papa vous a dit, en vous donnant à chacun un petit coin de terre : celui qui négligera son jardin, et qui laissera périr ses fleurs, n'en aura plus de toute la saison.

*Pauline.* Il est vrai, maman.

*Mme. de Verteuil.* Or, maintenant, qui vaut le mieux, à ton avis, ou d'avoir un moment de plaisir à jouer avec ta poupée, et d'éprouver ensuite, pendant six semaines, le chagrin de ne voir que de mauvaises herbes dans ton jardin, ou bien de laisser une heure ou deux ta poupée, avec laquelle tu peux jouer tous les jours, et d'aller travailler dans ton jardin, afin de jouir, pendant tout le reste de l'été, du plaisir de le voir orné des plus belles fleurs ?

*Pauline.* De la manière dont vous me représentez les choses, maman, il me semble qu'il n'y a pas trop à balancer.

*Mme. de Verteuil.* Je le crois aussi.

*Pauline.* Allons, mon parti est pris ; je vais descendre tout de suite dans mon jardin.

*Mme. de Verteuil.* Cela sera fort bien fait. Mais attends encore un moment, Pauline. Il faut d'abord que tu remarques avec moi ce que nous venons de faire. Prête-moi toute ton attention.

*Pauline.* Voyons, maman, je vous écoute.

*Mme. de Verteuil.* Ne venons-nous pas de raisonner sur ta poupée et sur ton jardin, comme nous raisonnâmes hier sur la fenêtre

et sur l'escalier ? N'avons-nous pas examiné les avantages et les inconvéniens de jouer avec ta poupée, ou d'aller travailler dans le jardin, pour trouver lequel des deux était le meilleur à faire ?

*Pauline.* Il est vrai, maman ; je n'y pensais pas.

*Mme. de Verteuil.* Et que viens-tu de faire en disant qu'il était mieux d'aller travailler dans ton jardin, que de jouer avec ta poupée ?

*Pauline.* Je m'en souviens, maman ; c'est un jugement que j'ai porté.

*Mme. de Verteuil.* A merveille, ma fille ; mais lorsque tu as dit ensuite : Allons, mon parti est pris, je vais descendre tout de suite dans mon jardin ?

*Pauline.* Vous ne m'avez pas encore appris, maman, comment cela s'appelle.

*Mme. de Verteuil.* Je te le dirai tout à l'heure. Réponds-moi d'abord. N'est-ce pas de toi-même que tu t'es décidée à aller travailler dans ton jardin ?

*Pauline.* Oui, maman.

*Mme. de Verteuil.* Quoique tu aies pris ce parti, parce qu'il te semblait le meilleur à suivre, n'étais-tu pas libre de donner à l'autre la préférence dans ton ame ?

*Pauline.* Oui, maman ; j'en étais la maîtresse.

*Mme. de Verteuil.* Eh bien, Pauline, ce pou-

voir qu'a notre ame de se décider à son choix entre deux ou plusieurs partis à suivre, se nomme liberté; et l'opération par laquelle notre ame se décide à suivre l'un de préférence, se nomme volonté.

*Pauline.* Je vous remercie, maman, de cette petite instruction. Je tâcherai de la bien retenir.

*Mme. de Verteuil.* Viens me donner un baiser, et ne perds pas un moment pour aller travailler dans ton jardin.



## FABLE, CONTE, HISTOIRE.

---

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE SA FILLE.

*Mme. de Verteuil.*



AULINE, lorsque tu joues avec ta poupée, ne t'arrive-t-il pas quelquefois de lui parler comme si tu étais sa gouvernante, et comme si elle pouvait entendre tes discours ?

*Pauline.* Oui, maman.

*Mme. de Verteuil.* Et ne fais-tu pas ensuite comme si elle te répondait, et qu'elle refusât de suivre les sages instructions que tu lui donnes ? N'es-tu pas souvent venue me dire : Maman, la poupée crie et ne veut pas être sage ; elle ne fait rien de ce que je lui dis ; ou bien : La poupée est sage à présent ; elle me promet de ne plus crier. Tu sais fort bien cependant que la poupée ne peut être ni sage ni méchante, et qu'elle ne peut ni crier, ni te donner sa parole d'honneur.

*Pauline.* Il est vrai, maman ; aussi est-ce pour badiner que je dis cela.

*Mme. de Verteuil.* Je me mets quelquefois moi-même de la partie, et je dis à la poupée :

Mon enfant, je vous prie d'être moins turbulente ; vos criailleries rompent la tête à votre maman ; si vous continuez à faire du bruit, je serai obligée de vous mettre en pénitence dans ce coin. Une autre fois je lui dis : Ma chère enfant, ne cesserez-vous jamais d'être opiniâtre ? Votre devoir est d'être docile et soumise. Allons, il ne faut pas pleurer, mordre vos lèvres, et laisser tomber la tête sur votre épaule. Tu sens à merveille que, malgré le discours que je tiens à la poupée, je suis bien persuadée qu'elle n'entend ni ne peut rien faire de tout cela ?

*Pauline.* Oh ! sans doute, maman ; et vous ne le faites que pour jouer avec moi.

*Mme. de Verteuil.* C'est bien un des motifs, ma chère fille ; mais j'en ai encore un autre plus sérieux. Ne le devines-tu pas ?

*Pauline.* Non, maman.

*Mme. de Verteuil.* C'est que je veux, tout en jouant, t'apprendre ce que tu dois faire et ce que tu dois éviter. Par exemple, lorsque je dis à la poupée que ses cris m'étourdissent, et que je la menace de la mettre en pénitence dans un coin, c'est pour amener dans ton esprit cette réflexion : Si je crie, je romprai la tête à maman, et je serai mise en pénitence.

*Pauline.* Voilà un fort bon moyen, en effet.

*Mme. de Verteuil.* Et lorsque je dis au chat : Minet, fi ! que c'est vilain d'être méchant ! il

ne faut pas égratigner, parce qu'on vous a fait un peu de mal, sans le vouloir, en jouant avec vous ; autrement personne ne voudrait plus jouer, et on vous laisserait boudier tout seul à l'écart, comme un chat sauvage ; tu sens bien que le chat n'entend pas mieux mon discours que la poupée ?

*Pauline.* Oh ! non, certes.

*Mme. de Verteuil.* Mais pour quelle raison penses-tu que je dise cela au chat ?

*Pauline.* Je crois le deviner, maman ; c'est pour m'apprendre, par ricochet, que je ne dois ni pincer, ni égratigner, ni battre, lorsque par hasard, en jouant, on m'a un peu blessée, parce que je ne trouverais plus personne pour jouer avec moi.

*Mme. de Verteuil.* Tu l'as fort bien deviné. Ainsi quand je dis ensuite : Minet devrait avoir bien du regret de s'être si mal comporté ; il devrait demander pardon, et promettre de n'être plus si méchant à l'avenir ; ce n'est pas que j'aie l'espérance de voir le chat profiter de cet avis : c'est pour t'apprendre indirectement à toi-même ce que tu devrais faire en pareille circonstance.

*Pauline.* Oh ! je sens bien la leçon, maman.

*Mme. de Verteuil.* Lorsqu'on veut instruire en jouant, les enfans et même les hommes, sur ce qu'ils doivent faire ou éviter, on leur dit que dans telle occasion tels ou tels animaux



ont agi de telle ou telle manière. On ne leur dit pas cela pour leur faire accroire que cela soit effectivement arrivé, parce que le plus souvent ce sont des choses que tout le monde sait bien que les bêtes ne peuvent pas faire, mais seulement pour leur montrer ce qui est bien ou mal, et quelles sont ordinairement les suites de telle ou telle action.

*Pauline.* Cela n'est pas mal imaginé, au moins.

*Mme. de Verteuil.* Afin de rendre l'instruction plus claire et la leçon plus frappante, on a soin d'arranger son récit de façon qu'il arrive justement aux animaux ce qui arriverait aux enfans ou aux hommes, s'ils agissaient de la même manière que l'on a fait agir les animaux. Ce récit ou cette narration, on l'appelle une fable. Veux-tu que je t'en donne un exemple ?

*Pauline.* Vous me ferez grand plaisir, maman.

*Mme. de Verteuil.* Pour te mettre en état de bien comprendre la fable que je vais te raconter, il faut d'abord te dire qu'il y a des pays où l'on rencontre dans les forêts des bêtes sauvages, telles que des loups, des tigres, des ours, des léopards et des lions.

*Pauline.* Oh oui ! maman ; j'en ai déjà vu dans mes estampes.

*Mme. de Verteuil.* Ces animaux sont formés

en grand, justement comme tu les as vus représentés en petit. Ils mangent tous les autres animaux qu'ils peuvent attraper ; c'est pour cela qu'on les appelle bêtes féroces ou animaux carnassiers. Ils attaquent même les plus grands animaux, comme les chevaux et les bœufs, quoiqu'ils soient de beaucoup plus petits.

*Pauline.* Comment viennent-ils donc à bout de les terrasser ?

*Mme. de Verteuil.* C'est que, malgré leur petitesse, ils sont d'une force prodigieuse, qu'ils ont d'ailleurs plus d'agilité, et qu'ils sont sans cesse animés d'une fureur qui les porte à braver toute espèce de péril.

*Pauline.* Je ne voudrais pas en rencontrer sur mon chemin.

*Mme. de Verteuil.* Je le crois ; mais revenons. Pour faire voir aux hommes quel avantage ceux qui sont les plus faibles peuvent trouver à s'unir étroitement contre ceux qui sont les plus forts, et combien il leur importe pour cet effet de vivre toujours entre eux en bonne intelligence, voici la fable que l'on a imaginée.

*Pauline.* Oh ! voyons, maman.

*Mme. de Verteuil.* Ecoute.





## LES BŒUFS EN QUERELLE.

FABLE.

DANS un pays peuplé de bêtes féroces, il y avait plusieurs bœufs qui paissaient tranquillement au milieu d'une vaste prairie. Comme ils vivaient ensemble dans une parfaite union, et qu'ils étaient toujours prêts à se défendre mutuellement, aucune bête féroce n'osait les attaquer. Aussitôt qu'ils en voyaient une rôder au loin pour chercher à les surprendre, ils couraient tous les uns près des autres, et se rangeaient en cercle, la tête en dehors, menaçant l'ennemi commun de l'éventrer avec leurs cornes aiguës. Le cercle étant bien fermé de tous les côtés, aucun d'eux ne pouvait être attaqué par-derrière, ce qui était le seul moyen de les vaincre.

Aussi long-temps qu'ils surent entretenir cette bonne intelligence, ils vécurent nombreux et tranquilles. Mais enfin, pour une vétille, ils en vinrent à une dispute sérieuse; et comme aucun d'eux ne voulut céder et reconnaître qu'il avait eu tort, ils s'accablèrent d'invec tives, et finirent par s'en aller chacun de son côté.

Ils ne tardèrent pas à sentir les suites funestes de cette division. Lorsqu'il paraissait une

bête féroce, ils ne couraient plus se ranger côte à côte dans un cercle bien serré, pour se défendre réciproquement. Celui qui était attaqué le premier se voyait abandonné de tous ses camarades, qui ne songeaient qu'à leurs affaires personnelles. \*Il y en eut plusieurs qui furent dévorés de cette manière en peu de jours.

Si du moins cet exemple avait rendu les autres plus sages, et qu'il les eût engagés à se réunir, ils auraient encore été en état, malgré leurs pertes, de se défendre contre leurs ennemis. Au lieu de cela, leur querelle en devint plus vive que jamais. L'un reprochait à l'autre d'être la première cause de ses malheurs. Des reproches, ils en vinrent à des coups de cornes sanglans. Le bruit du combat ayant attiré leurs ennemis hors de la forêt, ceux-ci profitèrent de la lassitude et de la faiblesse des combattans pour les égorger tous les uns après les autres, en sorte qu'il n'en resta pas un seul pour raconter du moins ce funeste événement à ses neveux.

Tu vois par-là, Pauline, ce que c'est qu'une fable. De la manière que je t'ai raconté celle des bœufs, tu comprends fort bien qu'un pareil événement n'est point arrivé, et qu'il n'a même jamais pu arriver.

---

\* There were many.

*Pauline.* Oh, oui ! maman, je le crois.

*Mme. de Verteuil.* Et sur quoi le penses-tu ?

*Pauline.* C'est que les bœufs sont incapables de parler, et par conséquent de se faire des réponses qui les conduisent à une querelle.

*Mme. de Verteuil.* Très-bien, Pauline ; il y a cependant quelque chose de vrai dans mon récit.

*Pauline.* Quoi donc, maman ?

*Mme. de Verteuil.* C'est, premièrement, qu'il y a des bêtes féroces qui attaquent les bœufs pour les dévorer. Secondement, c'est que les bœufs se plaçant en cercle avec les cornes en dehors, peuvent très-bien se défendre contre leurs ennemis. Enfin, c'est que s'ils ne se défendent pas mutuellement de cette manière ou d'une autre, ils sont hors d'état de résister aux bêtes féroces qui les attaquent séparément.

*Pauline.* Oui, maman, je conçois ces trois vérités.

*Mme. de Verteuil.* Mais, comme tu l'as très-bien observé toi-même, que les bœufs puissent se dire des injures, et que ces injures les animent tellement les uns contre les autres, qu'ils refusent de se prêter mutuellement des secours contre l'ennemi commun lorsqu'ils en sont attaqués, c'est ce qui n'est pas vrai. On a pu voir cela parmi les hommes, mais jamais parmi les animaux.



*Pauline.* Comment donc, maman ! est-ce que cela peut arriver parmi les hommes ?

*Mme. de Verteuil.* Hélas ! oui, ma chère fille. Si ta raison était un peu plus avancée, tu verrais, surtout en ce moment, que les hommes sont assez insensés non-seulement pour se diviser entre eux, lorsqu'ils devraient se réunir, mais encore pour combattre avec acharnement les uns contre les autres, quoiqu'ils soient enveloppés d'ennemis qui les menacent tous également. Il faut convenir que les bœufs n'ont jamais fait de pareilles folies.

*Pauline.* Mais, maman, vous m'avez pourtant dit que les hommes ont plus d'intelligence que les animaux ?

*Mme. de Verteuil.* Cela est vrai, Pauline ; mais, par malheur, les hommes oublient souvent leur intelligence pour se laisser emporter aux plus misérables passions, telles que l'avarice et la vanité. On a remarqué, au contraire, que les bêtes se servent toujours à propos de l'intelligence dont elles sont douées. C'est pour cette raison que l'on voit quelquefois les hommes agir d'une manière plus déraisonnable que les animaux eux-mêmes.

*Pauline.* En vérité, maman, il n'y a pas trop d'honneur pour nous dans tout cela.

*Mme. de Verteuil.* J'en ai honte comme toi, Pauline ; et j'avoue que j'aurais peine à le croire si je n'en voyais tous les jours des

exemples. Tu peux remarquer à ce sujet combien il est honteux de se laisser vaincre par ses passions, puisque par cette faiblesse on se met au-dessous des bêtes.

*Pauline.* Il me semble qu'après avoir fait une sottise, je ne pourrais plus regarder en face un bœuf sans rougir.

*Mme. de Verteuil.* Revenons à notre fable, Pauline. Tu dois te souvenir de ce que je te disais avant de te la raconter, qu'on l'avait imaginée pour montrer de quelle importance il est, surtout pour les faibles, de vivre dans une parfaite union, et dans une disposition constante à se secourir les uns les autres au milieu du danger. L'exemple des bœufs confirme cette vérité de la manière la plus manifeste, puisqu'ils ont mené une vie heureuse et tranquille aussi long-temps qu'ils ont vécu en bonne intelligence. Ils ont, au contraire, commencé à devenir la proie de leurs ennemis, aussitôt qu'ils sont entrés en querelle, et qu'ils n'ont plus voulu se prêter des secours mutuels.

*Pauline.* Oui, maman; cela est bien prouvé.

*Mme. de Verteuil.* Eh bien, ma fille, la même chose arriverait aux hommes s'ils ne voulaient pas se protéger réciproquement, et s'ils refusaient de se prendre tous par la main pour résister ensemble à ceux qui viendraient pour les attaquer. L'exemple des bœufs est donc bien imaginé pour donner cette leçon. C'est

ainsi que l'on fait servir à l'instruction des hommes cette sorte de récit que l'on nomme fable.

*Pauline.* Il y a donc, maman, plusieurs sortes de ces récits ?

*Mme. de Verteuil.* Oui, ma fille ; on en distingue trois. La fable, où l'on raconte ce qu'on sait bien n'être jamais arrivé, et n'avoir même jamais pu arriver ; le conte ou l'historiette, où l'on raconte ce qui a pu très-naturellement arriver en effet ; enfin l'histoire, où l'on raconte ce que l'on sait être véritablement arrivé de la manière qu'on le récite.

*Pauline.* Mais, maman, sans vous fâcher, voudriez-vous me permettre de vous faire une petite question ?

*Mme. de Verteuil.* Voyons, ma fille.

*Pauline.* Raconter ce que l'on sait bien n'être jamais arrivé, et n'avoir même jamais pu arriver, n'est-ce pas dire un mensonge, puisque c'est dire ce qui n'est pas vrai ?

*Mme. de Verteuil.* Si, en faisant son récit, on disait que l'aventure est véritablement arrivée de cette manière, quoique l'on sût qu'elle n'est pas arrivée en effet, ce serait assurément dire un mensonge ; mais lorsque l'on ne donne ce récit que pour ce qu'il est ; lorsque l'on dit, par exemple : Je raconte ceci, non pour faire accroire que la chose soit effectivement arrivée, mais seulement comme une invention fa-

buleuse dont vous pouvez tirer un sens moral, c'est-à-dire une instruction utile pour votre conduite, alors on ne dit pas un mensonge, puisque l'on ne veut tromper personne ; car on prévient d'avance de ce qu'il faut penser sur ce qui est vrai et sur ce qui ne l'est pas.

*Pauline.* Bon, maman ; me voilà rassurée sur l'état de votre conscience, au sujet de la fable que vous avez eu la bonté de me dire ; je vois que vous ne vouliez pas me tromper.

*Mme. de Verteuil.* Non, sans doute, ma fille, et tu peux même te rappeler qu'en lisant ensemble les *Historiettes et Conversations pour les enfans*, que j'ai écrites pour ton usage, je t'ai dit plus d'une fois que ce n'étaient que des contes ou des inventions, c'est-à-dire des récits d'événemens qui n'étaient peut-être jamais arrivés, quoiqu'ils aient pu arriver naturellement ; qu'en te présentant des récits imaginaires d'enfans punis pour leur opiniâtreté, leur orgueil ou leur gourmandise, je ne voulais que te faire voir les suites funestes de ces défauts, pour t'engager à t'en préserver. J'ai arrangé ces récits de la manière la plus conforme à ce qui se passe tous les jours parmi les enfans. J'ignore, par exemple, s'il y a jamais eu une petite fille nommée Léonore, assez remplie de vanité pour croire qu'elle valait mieux que ses amies, pour imaginer que quelques agrémens dans sa personne pouvaient

lui tenir lieu d'instruction et de talens, qui eut ensuite le malheur de perdre à la fois ses parens et sa fortune, de se voir rebutée par toutes ses anciennes compagnes qu'elle avait accablées de ses mépris, et d'être enfin réduite à devenir la servante de l'une d'entre elles. Ce que je sais bien, c'est que les ignorans et les orgueilleux sont toujours punis de cette manière ou d'une autre, et que si tu voulais suivre l'exemple de Léonore, tu aurais tôt ou tard de justes sujets de t'en repentir. C'en est assez pour t'apprendre avec quel soin tu dois éviter tout ce qui pourrait te conduire à de pareils malheurs.

*Pauline.* Je sens fort bien toute la force de cette leçon, et j'espère qu'elle sera toujours présente à mon esprit.

*Mme. de Verteuil.* Je le souhaite, ma fille ; mais veux-tu que je te dise un conte, pour te montrer, comme par la fable du bœuf, combien il est utile aux hommes de se secourir mutuellement ?

*Pauline.* O maman ! quel plaisir !

*Mme. de Verteuil.* Écoute, je vais te le dire, mais à condition que tu chercheras toi-même à découvrir dans ce conte, ce qui le distingue d'une fable ou d'une histoire, suivant les différences que je viens d'établir tout à l'heure entre ces trois sortes de récits.







*Pauline.* Voyons, maman, si je serai assez habile pour cela : je vais vous prêter toute mon attention.

## L'AVEUGLE ET LE BOITEUX.

## CONTE.

UN pauvre homme qui avait perdu la vue depuis plusieurs années, allait un soir sur le grand chemin, en tâtonnant avec son bâton. Que je suis malheureux, s'écriait-il, d'avoir été obligé de laisser mon pauvre petit chien malade au logis ! J'ai cru pouvoir me passer aujourd'hui de ce guide fidèle, pour aller au village prochain. Ah ! je sens mieux que jamais combien il m'est nécessaire. Voici la nuit qui s'approche ; ce n'est pas que j'y voie mieux pendant le jour, mais au moins je pouvais rencontrer à chaque instant quelqu'un sur ma route, pour me dire si j'étais dans le bon chemin ; au lieu qu'à présent je dois craindre de ne plus rencontrer personne. Je n'arriverai pas d'aujourd'hui à la ville, et mon pauvre petit chien m'attend pour souper. Ah ! comme il va être chagrin de ne pas me voir !

A peine avait-il dit ces paroles, qu'il entendît quelqu'un se plaindre tout près de lui. Que je suis malheureux ! disait celui-ci ; je viens de me démettre le pied dans cette ornière ; il m'est impossible de l'appuyer à terre. Il fau-

dra que je passe ici toute la nuit sur le chemin. Que vont penser mes pauvres parens ?

Qui êtes-vous, s'écria l'aveugle, vous que j'entends pousser des plaintes si tristes ?

Hélas ! répondit le boiteux, je suis un pauvre jeune homme à qui il vient d'arriver un cruel accident. Je revenais tout seul du village voisin ; je me suis démis le pied, et me voilà condamné à coucher dans la boue.

*L'Aveugle.* J'en suis bien fâché, je vous assure ; mais, dites-moi, y a-t-il encore un reste de jour, et pouvez-vous voir sur le chemin ?

*Le Boiteux.* Ah ! si je pouvais marcher aussi bien que j'y vois, j'aurais bientôt tiré mes chers parens d'inquiétude.

*L'Aveugle.* Ah ! si je pouvais y voir aussi bien que je marche, j'aurais bientôt donné à souper à mon chien.

*Le Boiteux.* Vous n'y voyez donc pas, mon cher ami ?

*L'Aveugle.* Hélas ! non ; je suis aveugle comme vous êtes boiteux. Nous voilà bien chanceux l'un et l'autre. Je ne peux pas avancer plus que vous.

*Le Boiteux.* Avec quel plaisir je me serais chargé de vous conduire !

*L'Aveugle.* Comme je me serais empressé d'aller vous chercher des hommes avec un brancard !

*Le Boiteux.* Écoutez, il me vient une idée.

Il ne tient qu'à vous de nous tirer de peine tous les deux.

*L'Aveugle.* Il ne tient qu'à moi ? Voyons, quelle est votre idée ? J'y tope d'avance.

*Le Boiteux.* Les yeux vous manquent ; a moi ce sont les jambes. Prêtez-moi vos jambes, je vous prêterai mes yeux, et nous voilà l'un et l'autre hors d'embarras.

*L'Aveugle.* Comment arrangez-vous cela, s'il vous plaît ?

*Le Boiteux.* Je ne suis pas bien lourd, et vous me paraissez avoir de bonnes épaules.

*L'Aveugle.* Je les ai assez bonnes, Dieu merci.

*Le Boiteux.* Eh bien, prenez-moi sur votre dos ; vous me porterez, et moi je vous montrerai le chemin ; de cette manière, nous aurons à deux tout ce qu'il faut pour arriver à la ville.

*L'Aveugle.* Est-elle loin encore ?

*Le Boiteux.* Non, non ; je la vois d'ici.

*L'Aveugle.* Vous la voyez ? Hélas ! il y a dix ans que je ne l'ai vue. Mais ne perdons pas un moment. Votre invention me paraît fort bonne. Où êtes-vous ? Attendez, je vais m'agenouiller comme un chameau ; vous en grimpez plus aisément sur mon échine.

*Le Boiteux.* Rangez-vous un peu à droite, je vous prie.

*L'Aveugle.* \*Est-ce bien comme cela ?

*Le Boiteux.* Encore un peu plus. Bon : je vais passer mes bras autour de votre cou. Vous pouvez maintenant vous relever.

*L'Aveugle.* Me voilà debout. Vous ne pesez pas plus qu'un moineau. Marche.

Ils se mirent en route aussitôt ; et comme ils avaient en commun deux bonnes jambes et deux bons yeux, ils arrivèrent en moins d'un quart d'heure aux portes de la ville. L'aveugle porta ensuite le boiteux jusque chez ses parens, et ceux-ci, après lui avoir témoigné leur reconnaissance, le firent conduire auprès de son petit chien.

C'est ainsi qu'en se prêtant un mutuel secours, ces deux pauvres infirmes parvinrent à se tirer d'embarras ; autrement ils auraient été obligés de passer toute la nuit sur le grand chemin. Il en est de même pour tous les hommes, ma chère Pauline ; l'un a communément ce qui manque à l'autre ; et ce que celui-ci ne peut pas faire, celui-là le fait. Ainsi, en s'assistant réciproquement, ils ne manquent de rien ; au lieu que s'ils refusent de s'aider entre eux, ils finissent par en souffrir également les uns et les autres. Veux-tu que je t'en donne un exemple, pour te rendre la chose plus sensible ?

---

\* Will that do.

*Pauline.* Je le veux bien, maman.

*Mme. de Verteuil.* Un cordonnier ne sait pas plus labourer la terre, qu'un laboureur ne sait faire des souliers.

*Pauline.* Il est vrai.

*Mme. de Verteuil.* Si le laboureur ne voulait faire venir de grains que ce qu'il lui en faut tout juste pour sa nourriture, il n'aurait pas de quoi en vendre, et par conséquent il n'aurait pas d'argent pour acheter des souliers.

*Pauline.* Cela me paraît clair.

*Mme. de Verteuil.* De même, si le cordonnier ne voulait faire des souliers que pour lui seul, il ne gagnerait rien de son métier, et par conséquent il n'aurait pas d'argent pour acheter du pain.

*Pauline.* Cela est vrai, encore.

*Mme. de Verteuil.* Mais si le laboureur fait venir autant de grain qu'il lui est possible au-delà de sa provision, si le cordonnier fait des souliers autant qu'on lui en demande au-delà de sa propre chaussure, ils peuvent se procurer, avec l'argent qu'ils retirent de leur travail, tout ce qui leur est nécessaire pour leurs autres besoins.

*Pauline.* Oh ! je sens cela à merveille.

*Mme. de Verteuil.* Il en est exactement de même pour tous les autres états de la société. Revenons à l'engagement que tu as pris lorsque je t'ai fait ce récit, de chercher à découvrir

ce qui le distingue de celui que je t'ai fait sur la querelle des bœufs.

*Pauline.* Cela n'est pas difficile, maman. La querelle des bœufs n'a jamais pu arriver de la manière que vous me l'avez racontée ; au lieu que l'aventure du boiteux et de l'aveugle aurait pu arriver juste dans tous ses points.

*Mme. de Verteuil.* Tu as fort bien saisi la différence. Ce dernier récit n'est point une fable, parce qu'il n'a rien d'impossible, et cependant ce n'est pas une histoire, parce que j'ignore si l'événement est réellement arrivé.

*Pauline.* Oui, maman, ce n'est qu'un conte ou une historiette.

*Mme. de Verteuil.* Si, en passant sur le chemin, j'avais entendu l'aveugle et le boiteux s'entretenir de la manière que je te l'ai dit, si je les avais rencontrés sur les épaules l'un de l'autre, alors mon récit serait une histoire, et je te le donnerais comme une chose véritablement arrivée ; au lieu que je ne te le donne que comme une chose qui a pu arriver. Afin de ne tromper personne dans les divers récits, il faut, pour l'histoire, raconter la chose justement comme elle s'est passée, sans y rien ajouter ; et il faut donner la fable et le conte pour ce qu'ils sont en effet, c'est-à-dire comme des inventions utiles et agréables, et non comme de véritables événemens.







# BESOINS

## GENERAUX ET PARTICULIERS DES HOMMES.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN SON FILS.

*Adrien.*



ON papa, je lisais hier un livre où il était question des besoins généraux et des besoins particuliers des hommes. Ce livre était sans doute écrit pour des gens que l'on supposait plus instruits que moi, car on n'y expliquait pas cette distinction que je n'ai pu saisir de moi-même. Voudriez-vous bien me la faire sentir, je vous prie ?

*M. de Verteuil.* Très-volontiers, mon ami. Les besoins généraux sont ceux qui sont communs à tous les hommes. Ils portent sur des choses qui sont d'une nécessité indispensable à tout le monde. Les besoins particuliers, au contraire, portent seulement sur des choses qui sont nécessaires à certaines gens, et qui ne le sont pas à d'autres.

Pour te donner un exemple d'un besoin

général, tous les hommes n'ont-ils pas un besoin égal de se nourrir ?

*Adrien.* Oui, très-certainement, mon papa.

*M. de Verteuil.* La nourriture est donc un besoin général, un besoin commun à tous les hommes. Mais quelles sont les choses dont un menuisier a besoin pour travailler ?

*Adrien.* \* Il lui faut du bois, une scie et un rabot.

*M. de Verteuil.* Et ces choses-là sont-elles nécessaires à un maçon ?

*Adrien.* Non, mon papa ; il ne faut au maçon que de la chaux, du sable, une truelle et des pierres.

*M. de Verteuil.* Eh bien, mon ami, la chaux, le sable, la truelle et les pierres forment les besoins particuliers du maçon, comme le bois, la scie et le rabot forment les besoins particuliers du menuisier. Les cordonniers, les tailleurs, les tisserands, les horlogers, les charrons, etc., ont aussi particulièrement besoin d'une infinité d'outils et de matériaux indispensables pour les ouvrages dont chacun d'eux est occupé. Ces besoins particuliers sont très-nombreux et très-divers, à raison du nombre infini des professions auxquelles les hommes s'adonnent, et de la variété des ouvrages que chacun d'eux fait dans son métier. Les be-

---

\* He must have wood.

soins généraux, au contraire, ces besoins communs à tous les hommes sont bien plus simples, et d'un nombre bien moins étendu. On peut même les réduire à trois seulement : savoir, la nourriture, le vêtement et l'habitation.

*Adrien.* Voudriez-vous bien m'expliquer cela plus en détail, mon papa ?

*M. de Verteuil.* Avec plaisir, mon fils. Qu'un homme ne puisse vivre long-temps sans nourriture, c'est ce que tu éprouves toi-même tous les jours, lorsque la faim et la soif te prennent. Tu tomberais bientôt en défaillance, si tu n'avais ni à manger ni à boire ; n'est-il pas vrai ?

*Adrien.* Oui, certes, mon papa, et je ne tarderais guère à mourir, pour peu que cela durât deux ou trois jours seulement.

*M. de Verteuil.* Et si tu n'avais pas d'habit, pourrais-tu courir tout nu dans les rues ?

*Adrien.* Oh ! non, sans doute ; la garde m'aurait bientôt arrêté, pour me revêtir des quatre murs d'une prison.

*M. de Verteuil.* Et si tu n'avais pas de logement, et qu'il te fallût coucher, la nuit, au coin d'une borne ?

*Adrien.* Je ne crois pas non plus qu'on m'y laissât dormir.

*M. de Verteuil.* La nourriture, le vêtement et l'habitation sont donc trois choses qui sont

absolument nécessaires pour tous les hommes qui vivent dans ce pays. Elles le sont même pour tous ceux qui sont répandus sur toutes les parties de la terre. Partout l'homme a besoin de soutenir ses forces par la nourriture, de se défendre par les vêtemens contre la rigueur des saisons, et de se ménager un abri pour goûter en paix le sommeil.

*Adrien.* Oui, je conçois que nous sommes tous égaux sur ces trois points.

*M. de Verteuil.* Si tu réfléchis maintenant sur ce que nous faisons pour nous procurer la nourriture, le vêtement et l'habitation, tu verras que quoique ces premiers besoins soient les mêmes pour tous les hommes, la manière dont chacun cherche à les satisfaire est très-variée.

*Adrien.* Aidez-moi, je vous prie, mon papa, à trouver ces différences.

*M. de Verteuil.* Tu as bien vu à la campagne de quoi les paysans se nourrissent, de quelques étoffes ils s'habillent, et comment leurs maisons sont bâties ?

*Adrien.* Oui, mon papa.

*M. de Verteuil.* Compare leurs pois au lard avec les ragoûts qui couvrent nos tables ; leurs camisoles de bure avec nos habits de soie étincelans de paillettes d'or et d'argent ; leurs chaumières étroites avec nos vastes hôtels, tu verras combien peu toutes ces choses

se ressemblent ; et cependant leur objet est exactement le même. Etre nourris, vêtus et logés, est tout ce que nous avons en vue, aussi bien que le paysan.

*Adrien.* Oui, sans doute ; mais nous y réussissons beaucoup mieux.

*M. de Verteuil.* C'est-à-dire que nous y mettons beaucoup plus de façons. Nous mangeons des choses beaucoup plus délicates, nous portons des habits plus riches, nous avons une demeure meublée plus élégamment ; mais si nous en sommes mieux pour cela, c'est un point qui n'est pas encore décidé.

*Adrien.* Comment donc, mon papa ?

*M. de Verteuil.* Ce que nous avons de plus que le paysan, nous donne, il est vrai, quelque plaisir ; mais ce n'est pas sans un mélange de peine. Songe combien ces jouissances demandent d'attentions et d'apprêts. Nous pourrions aisément nous épargner tout cet embarras en vivant à la manière champêtre. On peut se rassasier avec des pommes de terre aussi bien qu'avec des pâtisseries ; un habit de bure ou de serge est aussi commode qu'un habit de taffetas ou de velours ; et il n'est pas rare de trouver le laboureur, dans sa chaumière, un peu plus joyeux que le prince dans son palais.

*Adrien.* Sans compter, mon papa, que nos plaisirs coûtent beaucoup plus que les siens.

*M. de Verteuil.* Comme nous avons plus d'argent que lui, cela revient au même. Mais il y a ici une chose à remarquer. Le paysan est accoutumé à se contenter de si peu de chose, que si, par accident, il perd sa petite fortune, il ne lui faut que son travail journalier pour gagner de quoi pourvoir à tous ses besoins. Mais nous, qui avons si peu l'habitude du travail de nos mains, il nous serait impossible, si nous perdions tout notre argent, d'en gagner jamais assez à la sueur de notre front pour recommencer à vivre selon notre manière accoutumée, et en cela nous serions infiniment plus à plaindre que le paysan. Le travail extraordinaire que nous serions obligés de nous imposer, serait au-dessus de nos forces ; au lieu que le paysan n'aurait à faire que le travail auquel ses forces sont exercées.

*Adrien.* Je vois que bien loin de gagner assez pour vivre dans notre aisance ordinaire, nous ne gagnerions pas même de quoi vivre comme lui.

*M. de Verteuil.* Il faudrait bien cependant nous condamner au même travail, si nous ne voulions pas être exposés à périr de misère et de faim.

*Adrien.* Hélas ! il n'est que trop vrai.

*M. de Verteuil.* Ce n'est pas tout encore. Outre les revers qui menacent continuellement notre fortune, il arrive mille circonstances



dans la vie où l'on ne peut, même à prix d'argent, se procurer mille choses friandes pour ses repas, un habit élégant et une demeure commode. Par exemple, dans un voyage, ta voiture peut se briser au milieu d'un mauvais chemin ; tu peux être obligé de quitter tes habits percés par la pluie, pour prendre ceux d'un paysan ; tu peux être réduit à manger un morceau de lard avec un morceau de pain bis, et à coucher dans une grange délabrée. Il est peu de voyageurs ou de gens de guerre à qui cela ne soit arrivé plus d'une fois. On ne peut donc mieux faire que de se préparer, dès sa jeunesse, à toutes les aventures. Avec cette habitude, on ne se trouve jamais embarrassé ; et pourvu que l'on ait de quoi pourvoir à ses premiers besoins, on ne s'inquiète guère sur la manière dont ils sont satisfaits.

*Adrien.* Oui, mon papa, vous avez raison. Je vais commencer, dès ce jour même, à me passer des secours d'un autre pour me servir, et à me contenter de ce qui pourra suffire à mes plus pressantes nécessités. Je me trouverai ainsi fortifié d'avance contre tout ce qui pourra m'arriver de fâcheux ; et si je me trouve jamais dans un de ces événemens dont vous venez de parler, je n'en serai pas plus triste. Bien au contraire, je me souviendrai alors avec joie de l'entretien que nous venons d'avoir en ce moment.

## LES AVANTAGES DE LA SOCIÉTÉ.

---

M. DE VERTEUIL, ADRIEN SON FILS.

*M. de Verteuil.*



DRIEN, te rappelles-tu quels sont les besoins généraux des hommes ?

*Adrien.* Oui, mon papa ; c'est la nourriture, le vêtement et l'habitation.

*M. de Verteuil.* Tu te souviens aussi que je t'ai fait remarquer qu'il est deux manières différentes de satisfaire ces besoins ; avec beaucoup d'appâts et de dépenses, comme font les riches ; simplement et avec peu d'embarras, comme font les gens de la campagne et les pauvres ?

*Adrien.* Je n'ai pas perdu un mot de ce que vous m'avez dit à ce sujet.

*M. de Verteuil.* Ce que je ne t'ai pas dit encore, c'est qu'avec quelque simplicité qu'un paysan puisse se nourrir, se vêtir et se loger, ces premiers besoins n'ont pas laissé de lui coûter des peines infinies à satisfaire.

*Adrien.* Vous m'étonnez, mon papa. Voyons cela par ordre, je vous prie. D'abord,

pour sa nourriture, il me semble qu'un morceau de pain et quelques légumes n'exigent pas de grands soins.

*M. de Verteuil.* Ne voudrais-tu pas y ajouter encore des fruits, du fromage, du beurre, et de temps en temps un verre de vin ?

*Adrien.* Oh ! voyons donc, je vous prie.

*M. de Verteuil.* Ne faut-il pas d'abord avoir labouré deux ou trois fois son champ avant d'y jeter du grain ? Ne faut-il pas avoir planté ses pommes de terre, semé ses raves et ses choux ? Ne faut-il pas avoir élevé, greffé, taillé ses arbres et cultivé ses vignes ? Ne faut-il pas avoir fait paître et avoir soigné ses vaches et ses brebis ?

*Adrien.* Voilà déjà bien du mal.

*M. de Verteuil.* Ce n'est encore que la première moitié de ses fatigues ; car il faut ensuite cueillir ses fruits et ses légumes, moissonner son blé, le moudre et cuire la farine, vendanger ses raisins, les fouler, et mettre le vin en tonneaux, travailler son lait pour en faire du beurre et du fromage. Vois déjà combien de bras avec les siens ont été mis en mouvement pour apprêter le repas le plus sobre ! Tu n'as qu'à y ajouter une seule dragée, reste du repas du baptême de son dernier enfant ; et voilà des vaisseaux et des flottes qui ont couru les mers, des milliers de nègres qui ont été réduits à l'esclavage, et jusqu'à des ar-

mées entières qui se sont égorgées pour sa table.

*Adrien.* O mon papa ! passons vite à son habillement ; j'espère qu'il ne sera pas si meurtrier.

*M. de Verteuil.* Son habillement est fort simple ; mais quoique ses chemises soient plus grossières que les nôtres, ses habits moins fins, ses souliers plus épais, il n'a fallu guère moins de peine pour tisser sa toile, fabriquer ses étoffes et tanner son cuir. Il a fallu, pour lui, comme pour nous, cultiver le lin, élever des brebis et du gros bétail.

*Adrien.* \*J'en demeure d'accord, mon papa.

*M. de Verteuil.* Quant à son habitation, il a fallu encore, pour lui, comme pour nous, planter d'abord des forêts, pour y trouver, après bien des années, du bois propre à faire des poutres, des solives et des planches. Il a fallu forger le fer, fondre le verre, et broyer les couleurs ; et ce n'est qu'après ces immenses travaux que le fermier a pu habiter sa chaumière, quelque simple que tu la supposes.

*Adrien.* Je n'avais jamais pensé à tout cela.

*M. de Verteuil.* Tu vois combien il a fallu de choses pour que le paysan pût satisfaire ses premiers besoins, ses besoins généraux qui lui sont communs avec tous les hommes : mais

---

\*I agree with you, papa.

toutes ces choses lui ont-elles été données pour rien ?

*Adrien.* Non, mon papa ; il a été obligé de les payer de son argent.

*M. de Verteuil.* Et cet argent, comment l'a-t-il gagné ?

*Adrien.* Par son travail.

*M. de Verteuil.* Et quel est son travail ?

*Adrien.* De labourer la terre.

*M. de Verteuil.* Et pour son labourage, ne lui faut-il pas toutes sortes d'instrumens, comme des charrues, des herses, des bêches, des pelles, des faux ?

*Adrien.* Oui, sans doute.

*M. de Verteuil.* C'est en cela que consistent ses besoins particuliers, c'est-à-dire ce qui lui est nécessaire comme laboureur ; et, comme tu le comprends sans peine, il lui faut encore beaucoup de travail pour se procurer l'argent nécessaire à l'acquisition de toutes ces choses.

*Adrien.* Il est vrai ; mais il les a maintenant ; et le voilà pourvu de tout ce qu'il lui faut.

*M. de Verteuil.* J'en conviens. Hélas ! ce n'est pas pour long-temps.

*Adrien.* Comment donc, je vous prie ?

*M. de Verteuil.* Parce que toutes ces choses se brisent et se dégradent par l'usage. Or, pour les renouveler ou pour les entretenir seulement en bon état, il en coûte presque

autant qu'il en avait coûté d'abord pour les acheter.

*Adrien.* Je vais lui donner un moyen d'épargner son argent.

*M. de Verteuil.* C'est un grand service que tu peux lui rendre. Quel est ce moyen, s'il te plaît ?

*Adrien.* C'est de fabriquer lui-même et de raccommoder ses outils, de faire ses vêtemens, de bâtir et de réparer sa maison. De cette manière, il n'aura jamais besoin des secours que les autres lui font payer.

*M. de Verteuil.* Tu te trompes, mon cher ami, car il ne peut faire toutes ces choses sans les avoir apprises. Il faut donc qu'il les apprenne de ceux qui les savent, et qu'il les paie au moins pour leurs leçons.

*Adrien.* Cela est juste.

*M. de Verteuil.* Mais quand il aurait appris tout cela, et qu'il serait même parvenu à le faire aussi bien que ses maîtres, ce qui est un peu difficile à imaginer, il serait encore bien embarrassé dans cette foule d'opérations. Plus il saurait de choses, moins il pourrait tirer parti de son savoir.

*Adrien.* Comment cela, s'il vous plaît ?

*M. de Verteuil.* C'est que s'il était seul à labourer sa terre, à recueillir ses légumes et son blé, à mener paître ses troupeaux, à faire cuire son pain, à coudre ses vêtemens, à

réparer sa maison, à forger ses outils, il ne saurait guère par où commencer, et il ne trouverait jamais assez de temps pour des occupations aussi nombreuses.

*Adrien.* En effet, je commence à le craindre.

*M. de Verteuil.* D'ailleurs, ne peut-il pas arriver, tandis qu'il est au plus fort de sa moisson ou de sa vendange, que ses habits se déchirent, que ses outils se brisent, ou qu'un ouragan emporte son toit ?

*Adrien.* Hélas ! oui.

*M. de Verteuil.* Il faudra donc alors qu'il suspende sa récolte, et laisse perdre son blé ou son vin, ou qu'il aille sans vêtemens, ou qu'il dorme dans une maison ouverte de tous côtés à la pluie, ou qu'il travaille avec un outil brisé, ce qui certainement n'avancerait pas sa besogne ?

*Adrien.* Vous avez raison, mon papa ; je retire le conseil que je voulais lui donner. Il ne vaut pas grand'chose.

*M. de Verteuil.* Tu me sauves la peine de t'en dire mon opinion. Tu vois par-là, mon ami, qu'un homme qui voudrait agir sans le secours des autres, et se procurer par ses seuls moyens tout ce qui lui est nécessaire, serait fort embarrassé, et qu'il ne pourrait même en venir à bout.

*Adrien.* Oui, mon papa ; j'en conviens pleinement.



*M. de Verteuil.* \* Nous verrons comment il devrait s'y prendre dans une pareille circonstance.

Ce paysan, frappé de tous les embarras qu'il éprouve, en voulant se passer des secours d'autrui, en vient tôt ou tard à faire cette réflexion : Nous sommes ici beaucoup d'hommes rassemblés ; nous n'avons qu'à nous aider mutuellement, et la peine en sera plus légère pour tout le monde. Il court aussitôt rassembler ses voisins, et leur dit : Mes amis, je ne m'entends pas mal, comme vous le savez, à cultiver la terre. Je ferai venir du grain pour vous tous, à condition que l'un de vous me cuise du pain, qu'un autre me fasse mes vêtements, que celui-ci forge mes outils, que celui-là répare ma maison quand elle menace ruine. Ce que chacun de vous fera pour moi, il pourra le faire aussi pour tous les autres. Ainsi chacun n'aura besoin d'apprendre qu'un seul métier, il n'aura qu'une sorte d'ouvrage à faire, et il pourra s'en occuper constamment, sans être détourné par d'autres travaux étrangers à son industrie. Voyez ; consultez-vous.

*Adrien.* Oh ! je crois deviner leur réponse.

*M. de Verteuil.* En effet, une proposition aussi raisonnable ne peut manquer de réunir

---

\* We shall see how he should act if such an event should happen.

tous les suffrages. Tous s'écrient ensemble : Oui, oui, il faut nous aider les uns les autres, et nous partager les différens travaux, comme notre voisin le laboureur vient de nous le proposer. Chaque chose en ira beaucoup mieux, et se fera plus commodément par tout le monde.

*Adrien.* Ah ! je suis bien charmé de leur voir prendre ce parti.

*M. de Verteuil.* Ils ne tardent pas long-temps à en ressentir les avantages. Si l'habit du laboureur vient à se déchirer, tandis qu'il est occupé à faire sa moisson, il n'a besoin que de passer chez le tailleur, et celui-ci lui raccommode son habit, ou lui en fait un tout neuf, tandis que le laboureur continue de recueillir son blé. De même encore, s'il survient un orage qui endommage sa maison, il fait venir le couvreur, qui répare cet accident, sans qu'il ait besoin de suspendre le travail pressant de sa récolte. De leur côté, le tailleur et le couvreur ne sont pas obligés de quitter leur ouvrage pour aller cultiver la terre et faire venir le blé dont ils ont besoin pour nourrir leur famille, parce qu'ils savent que leur voisin le laboureur se charge de ce soin, tandis qu'ils sont occupés de son toit et de son habit.

*Adrien.* \* Voilà qui s'arrange à merveille pour chacun en particulier.

---

\* This is a very good arrangement for each individual.

*M. de Verteuil.* Ajoute à cela que tous les ouvrages sont beaucoup mieux faits, parce que chacun n'ayant besoin d'apprendre qu'un seul métier, et s'y adonnant entièrement, il en prend une connaissance plus étendue et l'exerce avec une plus grande facilité ; au lieu que l'on ne fait jamais, ni si parfaitement ni si vite une chose dont on ne s'occupe que par intervalles, et qui est confondue avec d'autres travaux. Tu vois par-là que tout le monde gagne à cet arrangement, puisque l'un fait plus d'ouvrage, et que les autres le reçoivent mieux conditionné.

*Adrien.* Il n'y a pas le moindre mot à dire contre cette disposition.

*M. de Verteuil.* Tu comprends bien maintenant, mon fils, que lorsque les hommes se sont ainsi partagé leurs travaux, celui qui ne sait faire venir que du grain, et celui qui ne sait faire que des habits, ont nécessairement besoin que l'un consomme les fruits du travail de l'autre.

*Adrien.* Oh ! sans doute, mon papa ; car si le tailleur ne mangeait pas les grains du paysan, et que celui-ci ne fît pas faire d'habits au tailleur, le métier ne serait bon pour aucun des deux.

*M. de Verteuil.* Ta remarque est extrêmement juste.

*Adrien.* Heureusement ils ont un bon parti

à prendre, et je puis leur en faire la leçon par mon exemple. Lorsque j'ai fait un grand nombre de dessins, j'en troque une partie avec mes sœurs, contre une bourse ou des jarretières de leur façon. Ainsi le paysan et le tailleur peuvent troquer ensemble comme nous.

*M. de Verteuil.* C'est ce qu'ils feraient effectivement, si l'on n'avait imaginé une chose encore plus commode, et que je t'expliquerai dans un autre entretien. J'ai maintenant, mon fils, à te faire une question qui tient plus étroitement au sujet de notre conversation.

*Adrien.* Voyons, mon papa, si je serai en état de vous répondre.

*M. de Verteuil.* Lequel des deux genres de vie te paraît le plus agréable pour les hommes, de se mêler quelquefois ensemble pour se communiquer leurs pensées et leurs sentimens, ou de rester toujours solitaires, sans former aucune liaison les uns avec les autres ?

*Adrien.* Si j'en juge d'après moi-même, j'aurai bientôt décidé. Je me plais souvent à me voir seul, pour en être plus appliqué à mes études ; mais je ne voudrais pas que cette retraite durât toute la journée ; et lorsque j'ai fini mes devoirs, j'aime à me retrouver avec mon petit frère, avec mes sœurs et mes amis.

*M. de Verteuil.* Tu as bien raison, car vous pouvez alors jouer les uns avec les autres, ou aller vous promener de compagnie, ou tra-

vailler ensemble dans le jardin. Mais s'il vous fallait toujours prendre séparément vos plaisirs, comme vous prenez vos leçons, je conçois que vous en seriez bientôt dégoûtés.

*Adrien.* Oh ! c'est bien vrai, mon papa.

*M. de Verteuil.* Il en est exactement de même pour les hommes. Nous venons de voir qu'ils trouvent beaucoup d'avantages à travailler de concert pour leurs besoins mutuels. Ils trouvent aussi, comme toi, une jouissance plus douce à prendre ensemble leur récréation et leurs plaisirs.

*Adrien.* La preuve en est qu'on n'a jamais vu rire quelqu'un lorsqu'il est seul.

*M. de Verteuil.* Ce penchant qui porte les hommes à se rechercher pour vivre les uns avec les autres, pour goûter leurs amusemens en commun, pour se partager entre eux leurs travaux, se nomme sociabilité ; et l'assemblage des hommes qui se réunissent dans cet objet, se nomme société. En recueillant tout ce que nous avons dit jusqu'à présent dans cet entretien, tu peux juger combien ce sentiment de sociabilité est un don précieux pour les hommes, et combien l'établissement des sociétés leur est avantageux. Par-là ils sont tous en état, non-seulement de se procurer les uns les autres tout ce qu'il leur faut pour satisfaire aux besoins ordinaires de la vie, par un travail plus facile et plus parfait, mais encore dans

les intervalles de leurs occupations, ils peuvent se délasser de la manière la plus agréable, et goûter ensemble mille sensations délicieuses, auxquelles ils deviennent plus sensibles en les partageant. Celui qui voudrait vivre à l'écart et travailler seul pour lui-même, pourrait à peine se construire une mauvaise cabane, où il serait bientôt réduit à périr de tristesse et d'ennui, tandis que les hommes, en se réunissant, bâtissent des villes magnifiques où ils vivent ensemble au milieu de l'abondance et des plaisirs. Le sauvage errant au hasard dans les forêts est obligé de se contenter, pour sa nourriture, de fruits agrestes, d'écorces et de racines : il n'a, pour se garantir de la fraîcheur humide des nuits et des glaces de l'hiver, que la peau de quelque bête féroce, dont il ne sait pas même se revêtir. L'homme civilisé, au contraire, force la nature à lui fournir les fruits les plus abondans et les alimens les plus sains, qu'il fait préparer de la manière la plus flatteuse pour son goût. Il se fabrique des étoffes chaudes, légères et moelleuses, qu'il fait varier pour toutes les températures et toutes les saisons. Que serait-ce encore si je te parlais de tous les arts agréables que la société seule a su lui faire inventer, pour charmer ses sens et pour amuser son imagination ! de ces nobles connaissances qui fortifient sa raison, élèvent

son ame, agrandissent son génie, lui font parcourir, en un instant, de la pensée, la terre, les mers et les cieux, et remplir en quelque sorte de lui-même toute l'immensité de l'univers !





## MONNAIE, COMMERCE, MARCHANDS.

---

M. DE VERTEUIL, ADRIEN SON FILS.

*M. de Verteuil.*



ANS l'entretien que nous eûmes l'autre jour, mon cher Adrien, nous demeurâmes bien convaincus, par nos réflexions, que nul homme n'est en état de faire seul toutes les choses qui lui sont nécessaires pour remplir ses besoins ; qu'il faut en conséquence que celui-ci se charge d'une partie et celui-là d'une autre, afin qu'ils puissent tous se procurer de la manière la plus commode, la plus sûre et la plus abondante, toutes leurs nécessités. T'en souviens-tu encore ?

*Adrien.* Oh ! oui, mon papa, je n'ai eu garde de l'oublier.

*M. de Verteuil.* Nous vîmes ensuite que pour que chacun pût vivre de son état, il fallait que tous eussent besoin mutuellement du fruit de leurs travaux ; le tailleur, par exemple, des grains du paysan ; le paysan, à son tour, des habits du tailleur, et ainsi des autres.

*Adrien.* Je me le rappelle aussi. Je voulais même qu'ils troquassent ensemble, comme je troque de mes ouvrages avec ceux de mes sœurs.

*M. de Verteuil.* Il est vrai ; et je te dis, à cette occasion, que les hommes avaient imaginé un moyen encore plus commode. Je promis de te faire connaître ce moyen ; le voici : Dans l'enfance des sociétés, les hommes ont commencé par faire ce que vous faites vous-mêmes, toi et tes sœurs, dans votre enfance, c'est-à-dire par faire ensemble des échanges, pour se procurer mutuellement ce qui leur manquait. Celui, par exemple, qui possédait plus de moutons qu'il ne lui en fallait pour son usage, mais qui, en revanche, n'avait pas assez de grain, était obligé d'aller de tous côtés chercher quelqu'un qui eût du grain de reste, et de lui demander s'il voulait lui en donner un sac pour un ou deux moutons.

*Adrien.* Voilà précisément ce que je fais, lorsque j'ai quelque dessins de trop, et qu'il me manque une bourse ou des jarretières.

*M. de Verteuil.* Si l'homme au grain était content de cette proposition, il donnait de son blé, recevait un ou deux moutons en échange, et l'affaire était ainsi terminée. Mais il pouvait arriver que celui qui avait trop de grain eût assez de moutons, ou qu'il ne se souciât

pas d'en avoir. Alors il fallait que l'homme aux moutons allât s'adresser successivement aux autres personnes, jusqu'à ce qu'enfin il en trouvât une qui eût trop de grain, et qui voulût justement échanger contre des moutons ce superflu.

*Adrien.* Cela commence à devenir embarrassant.

*M. de Verteuil.* Tous ces échanges, comme tu le vois, coûtaient beaucoup de soins et de peines. Ils ne pouvaient même quelquefois s'effectuer, soit parce que l'on ne s'accordait pas sur la mesure du blé qui pouvait répondre à la valeur d'un mouton, soit parce qu'il s'élevait encore de plus grandes difficultés, lorsqu'il était question d'échanges d'une autre nature, comme par exemple du troc de quelque service, ou de quelques journées de travail, contre un agneau ou un instrument de labourage.

*Adrien.* Je vois là bien du temps de perdu, \*et peut-être même que la chicane va s'en mêler.

*M. de Verteuil.* C'est ce qui fit concevoir l'idée de chercher quelque moyen qui pût abrégé les négociations et rendre les affaires plus aisées à conclure.

---

\* And perhaps quarrelling might arise from it.

*Adrien.* Et comment les hommes trouvèrent-ils ce moyen, mon papa ?

*M. de Verteuil.* Après avoir fait sans doute un nombre infini d'opérations très-compliquées, ils en vinrent enfin à cette idée bien simple : Nous n'avons qu'à trouver une chose qui puisse être le signe représentatif de toutes les valeurs. Ils imaginèrent donc la monnaie, c'est-à-dire les petites pièces d'or, d'argent et de cuivre, sur lesquelles on empreint, dans chaque état monarchique, le nom, la figure et les armoiries du chef de la nation, et dans d'autres pays, les armoiries seulement, accompagnées d'une inscription ou d'une marque quelconque.

*Adrien.* Ah ! je commence à comprendre.

*M. de Verteuil.* Tu connais toutes les pièces de monnaie qui ont cours en France ; les louis, les écus, les sous, etc. : tu sais aussi quelle est la valeur de ces pièces à l'égard des autres ? Tu sais, par exemple, que cinq pièces de douze sous valent autant qu'un petit écu ?

*Adrien.* Oh ! oui, mon papa ; je sais tout cela à merveille. Ce que je ne comprends pas bien encore, c'est comment cette monnaie est le signe représentatif de toutes les valeurs.

*M. de Verteuil.* Te souviens-tu que lorsque nous entrâmes hier dans une boutique, pour t'acheter des gants, et que nous en demandâmes le prix, la marchande nous dit : Je les

vends vingt-quatre sous, messieurs ; c'est un prix fait comme celui des petits pâtés ?

*Adrien.* Oui, mon papa, je me le rappelle.

*M. de Verteuil.* Tu vois donc, mon ami, qu'une pièce de vingt-quatre sous est le signe représentatif de la valeur de chaque paire de gants de la même grandeur et de la même qualité que les tiens, puisque tu peux en avoir autant de paires que tu voudras pour autant de pièces de vingt-quatre sous ?

*Adrien.* Oui, mon papa, je conçois à présent. De la même manière, un gros sou est le signe représentatif de la valeur de chaque petit pâté.

*M. de Verteuil.* A merveille, mon fils. Tu peux déjà voir en ceci même l'un des avantages de l'invention de la monnaie. Car supposons qu'un pâtissier voulût avoir des gants pour un de ses fils qui serait de ta taille, et qu'il ne voulût pas déboursier d'argent, il pourrait aller chez la gantière, et lui dire : J'ai besoin pour mon fils d'une paire de gants de vingt-quatre sous ; voulez-vous me la donner pour ces vingt-quatre petits pâtés d'un sou que je vous apporte ? Il ne serait plus question que de savoir si la gantière est assez friande de petits pâtés pour accepter cet échange ; car le prix de chacun des objets étant bien déterminé par le moyen du signe représentatif de leur valeur, il ne pourrait y avoir de difficulté sur ce point.

*Adrien.* Oui, cela est vrai, mon papa. C'est comme si le pâtissier avait dit à la gantière : Achetez-moi ces vingt-quatre petits pâtés, et je vous achèterai une paire de gants. Cela est convenu, n'est-ce pas ? Or, maintenant....

*M. de Verteuil.* A merveille, Adrien, poursuis.

*Adrien.* En achetant mes vingt-quatre petits pâtés, qui coûtent un sou la pièce, vous devriez me donner une pièce de vingt-quatre sous ; en achetant vos gants, qui sont du même prix, il faudrait que je vous rendisse votre pièce : il n'est donc pas nécessaire de mettre la main à la poche. Voilà mes petits pâtés, donnez-moi vos gants.

*M. de Verteuil.* C'est on ne peut mieux, mon cher fils. Tu vois par-là que la monnaie est le signe représentatif de la valeur de toutes choses.

*Adrien.* Il n'est rien de si clair. Mais, mon papa, quels sont les autres avantages de l'invention de la monnaie ?

*M. de Verteuil.* Je vais te les dire, mon fils. Si j'avais besoin d'une mesure de blé, d'une pièce de vin, ou d'un sac de laine, et qu'il n'y eût pas de monnaie, alors, comme nous le disions au commencement de cet entretien, je serais d'abord obligé de voir parmi les choses dont je puis me passer, si j'aurais de quoi me procurer en troc les choses qui me manquent ;

il me faudrait ensuite courir de côté et d'autre pour trouver une personne à qui le troc pût convenir, et enfin m'accorder avec elle sur les conditions de l'échange ; ce qui entraîne, comme tu en es convenu, beaucoup d'embaras et de difficultés.

*Adrien.* Il est vrai.

*M. de Verteuil.* Mais, depuis l'invention de la monnaie, je n'ai plus besoin de me donner tant de peine. Je n'ai qu'à vendre les objets que j'ai de trop, et que j'aurais proposés en échange ; avec cet argent je suis sûr d'avoir, quand je le voudrai, les choses que je désire, parce que les marchands de blé, de vin ou de laine, aimeront mieux, par la même raison, avoir de l'argent, que tout ce que j'aurais pu leur proposer en troc, parce qu'ils sont sûrs d'avoir à leur tour, pour l'argent que je leur donnerai, toutes les autres choses qu'ils voudront eux-mêmes acheter.

*Adrien.* Cela me paraît clair.

*M. de Verteuil.* C'est aussi par une suite de l'invention de la monnaie, qu'il s'est établi, dans toutes les villes et dans tous les villages, des magasins et des boutiques où l'on peut trouver, pour de l'argent, toutes les choses diverses que l'on désire, sans avoir besoin d'aller courir en mille endroits pour se les procurer. Ainsi, par exemple, moi qui demeure à la ville, je ne suis pas obligé de traverser les



campagnes pour aller acheter du blé chez le laboureur, du vin chez le vigneron, et de la laine chez le berger. Je trouve ici, à ma porte, des marchands qui ont une grande provision de blé, de vin et de laine, et qui me les cèdent pour mon argent, au moment précis où je veux les avoir, et de la qualité que je les désire.

*Adrien.* Mais, dites-moi, je vous prie, comment les marchands gagnent-ils à cela ? Je conçois sans peine que les gens de la campagne trouvent du profit à vendre le blé qu'ils ont moissonné, le vin qu'ils ont tiré de leurs vendanges, la laine qu'ils ont coupée sur le dos des moutons élevés dans leur bergerie ; mais les marchands qui vendent du blé, du vin et de la laine, ne les ont pas recueillis eux-mêmes ?

*M. de Verteuil.* Non, sans doute ; mais ils sont allés acheter ces denrées chez les paysans, et ils les revendent aux gens de la ville un peu plus cher qu'elles ne leur ont coûté. Ce surplus fait leur juste profit ; car il faut bien qu'ils soient payés de la peine qu'ils ont prise de courir pour faire leurs emplettes, du soin qu'ils prennent de ces marchandises dans leur magasin, et de l'embarras qu'ils ont de les détailler quelquefois par de très-petites portions. Tout cela les occupe tellement qu'ils n'ont pas le temps de travailler de leurs

maines pour gagner de quoi vivre ; et c'est par le seul gain qu'ils font sur cette vente qu'ils peuvent soutenir les dépenses de leur maison et élever leurs enfans.

*Adrien.* Mais, mon papa, ne puis-je pas aller moi-même chez les gens de la campagne, acheter le blé, le vin et la laine dont j'ai besoin pour mon usage, comme le marchand va les acheter pour les revendre ?

*M. de Verteuil.* Oui, vraiment, rien ne t'en empêche.

*Adrien.* Alors je n'aurai plus besoin de passer par ses mains ; et j'aurai les choses à meilleur marché, puisque je ne les paierai pas plus que lui.

*M. de Verteuil.* Oh ! voilà où je t'arrête.

*Adrien.* Et comment, s'il vous plaît ?

*M. de Verteuil.* Tu dois nécessairement les payer plus cher, car les marchands qui vont faire leurs emplettes dans les campagnes, achètent en gros au paysan son blé, son vin et la dépouille de ses troupeaux. Or, le paysan trouve plus d'un avantage à se défaire de tout cela à la fois.

*Adrien.* Et quels sont ces avantages, je vous prie ?

*M. de Verteuil.* D'abord, pour son blé, il se délivre de la peine de le remuer de temps en temps dans son grenier, pour empêcher qu'il ne se gâte, et de la crainte de le perdre en tout ou en partie,

soit par les vers ou les rats qui le dévorent, soit par les incendies qui arrivent si fréquemment dans les villages ; ensuite, pour son vin, il épargne ce qu'il lui en coûterait pour le nourrir dans ses tonneaux, et il n'a plus à craindre d'essuyer une grosse perte, si le vin venait à tourner ou à s'aigrir : enfin, pour ses laines, il n'a plus à les battre et à les mettre à l'air pour empêcher qu'elles ne s'altèrent.

*Adrien.* Vraiment, voilà bien des peines et des inquiétudes de moins.

*M. de Verteuil.* Toutes ces considérations l'engagent à vendre ces denrées aux marchands qui les lui achètent toutes à la fois, et à les leur céder à beaucoup meilleur marché qu'il ne le ferait à toi ou à d'autres qui iraient les lui acheter en détail, d'autant mieux que, touchant à la fois une assez forte somme, il voit mieux l'usage qu'il en peut faire pour faire prospérer de plus en plus sa culture.

*Adrien.* Oui, en effet, ces raisons me paraissent fort bonnes.

*M. de Verteuil.* Ce n'est pas tout encore. Quand le paysan te vendrait en détail quelque partie de ses denrées au même prix qu'il les vend en bloc aux marchands, tu perdrais encore à ne pas les acheter un peu plus cher chez ceux-ci.

*Adrien.* Et pour quoi donc, s'il vous plaît ?

*M. de Verteuil.* C'est qu'il faudrait te dé-

tourner de tes affaires, pour aller faire tes emplettes à la campagne, et ainsi perdre un temps qui peut être précieux, et dépenser de l'argent à louer des chevaux et une voiture ; en sorte que, tout balancé, il t'en coûte moins cher d'aller chez le marchand, et de lui donner quelque profit pour l'avantage que tu as de trouver chez lui, quand tu le désires, les choses dont tu as besoin, et de pouvoir faire ton choix pour le prix et pour la qualité.

*Adrien.* Oui, je vois que l'on gagne amplement d'un côté ce que l'on perd de l'autre.

*M. de Verteuil.* Ce que je t'ai dit du blé, du vin et de la laine, s'étend à toutes les espèces de choses que l'on appelle marchandises, soit que les marchands les tirent du pays même, soit qu'ils les fassent venir des pays étrangers : en sorte qu'il n'est rien, dans une ville comme celle-ci, qu'il ne soit facile de se procurer dès que l'on en a besoin.

*Adrien.* Voilà qui est fort commode ; mais les marchands ne peuvent-ils pas profiter de cela pour vous vendre les choses au prix qu'ils veulent ?

*M. de Verteuil.* Non, mon ami ; il y a toujours dans chaque ville plusieurs marchands qui vendent les mêmes objets : ainsi donc, si l'un d'eux voulait faire sur sa marchandise plus de profit qu'il ne doit, tous les acheteurs se détourneraient de son magasin, pour aller

dans un autre où l'on se contenterait d'un profit raisonnable. C'est ce qui fait qu'un marchand n'ose pas demander plus que ses confrères, de peur que l'on ne vienne plus acheter chez lui, ce qui l'aurait bientôt ruiné. Il suffit donc d'un seul pour arrêter l'avidité de tous les autres ; et le prix de chaque chose s'établit sur un taux juste et modéré.



## RICHESSES, CAPITAL, INTÉRÊTS.

---

M. DE VERTEUIL, ADRIEN SON FILS.

*M. de Verteuil.*



E t'ai parlé plus d'une fois, Adrien, de gens qui ont de grandes richesses, et qui possèdent de grands biens. Je vais te dire maintenant en quoi consistent ces biens et ces richesses, et comment on parvient à les acquérir. Le premier de tous les moyens que l'on peut employer pour s'enrichir, est de travailler de ses mains. Ainsi, par exemple, le laboureur cultive de ses mains son champ, et le jardinier ses arbres et son potager ; l'un pour en retirer du grain, l'autre des fruits et des herbages, qu'ils vendent tous deux à ceux qui en ont besoin. Les personnes qui sont sous leurs ordres travaillent aussi de leurs mains, pour recevoir d'eux chaque jour le prix de leur travail. C'est de même ce que font les charpentiers, les maçons, les menuisiers, les orfèvres, les serruriers, et ceux qui font de la toile ou des étoffes de laine, de coton et de

soie, que l'on appelle fabricans. Ils travaillent tous de leurs mains, eux et leurs ouvriers, pour gagner de l'argent par leur travail.

*Adrien.* Et c'est avec cet argent qu'ils achètent tout ce qu'il leur faut pour vivre, n'est-ce pas ?

*M. de Verteuil.* Oui, mon fils. Ceux qui dépensent chaque jour ce qu'il gagnent par leur travail, sont obligés de travailler sans cesse, et ne deviennent, autant que cela dure, ni plus riches, ni plus pauvres ; mais ceux qui sont actifs, industrieux, économes, et qui font de petites réserves sur leur entretien journalier, ramassent l'argent qu'ils épargnent, pour s'en servir bientôt à en gagner davantage.

*Adrien.* \*Et comment font-ils, mon papa ?

*M. de Verteuil.* Ils s'y prennent de différentes manières.

*Adrien.* Oh ! voyons-en une, je vous prie.

*M. de Verteuil.* Supposons, par exemple, qu'un homme qui fait de la toile, gagne chaque jour plus d'argent qu'il ne lui en faut pour ses besoins et pour ceux de sa famille. Lorsqu'il est parvenu à ramasser une petite somme de ses économies, il va chercher un garçon qui sache son métier, et qui veuille travailler auprès de lui, et il lui dit : Si vous voulez venir faire de la toile chez moi, je vous fournirai

---

\*How is this done, papa.



tout le fil dont vous aurez besoin, et je vous donnerai de plus tant de sous par jour pour votre peine ; mais, à cette condition, toute la toile que vous ferez m'appartiendra, et je pourrai la vendre à mon profit.

*Adrien.* Oh ! oui, mon papa, je comprends. C'est comme vous m'avez dit autrefois, que vous avez fait avec Louis le jardinier, pour l'entretien de votre jardin.

*M. de Verteuil.* C'est exactement la même chose, mon fils. Lorsque la convention est acceptée, cet homme, que l'on appelle maître, parce que le garçon travaille sous ses ordres, lui donne de la toile à faire, et la revend ensuite un peu plus d'argent qu'il ne lui en coûte pour payer le fil et le garçon, et ce surplus est son gain. Ainsi il gagne de l'argent, non-seulement avec la toile qu'il fait lui-même, mais encore avec celle que son garçon lui fait. Son entretien cependant ne lui coûte pas plus, et ainsi il amasse encore plus d'argent qu'il ne faisait auparavant.

*Adrien.* Oui, mon papa, cela est clair ; mais cet argent, \* qu'en fait-il ?

*M. de Verteuil.* S'il n'a pas une manière plus avantageuse de l'employer, il s'en sert pour mettre un plus grand nombre d'ouvriers au travail, et pour gagner ainsi encore plus

---

\* What does he do with it.

d'argent. De cette façon, plus il va, plus il fait travailler de bras pour son compte, et par conséquent plus il s'enrichit.

*Adrien.* Mais, mon papa, en travaillant pour eux-mêmes, les ouvriers ne gagneraient-ils pas plus d'argent que le maître ne leur en donne ?

*M. de Verteuil.* Oui, sans doute, mon fils, puisque le maître a la plus grande partie du produit de leur travail ; mais les ouvriers ne sont pas en état de travailler pour leur compte.

*Adrien.* Et pourquoi donc, je vous prie ?

*M. de Verteuil.* Pour faire de la toile, il faut du fil, un métier et des outils ; il faut encore prendre à loyer une maison, et tout cela coûte de l'argent. Mais ceux qui louent leur travail à la journée n'ont point d'argent, et par conséquent ils sont hors d'état de faire toutes les dépenses nécessaires pour s'établir. Il faut donc qu'ils aillent travailler chez ceux qui peuvent faire ces dépenses ; et c'est ceux-ci qui ont le produit de leur travail, en leur payant chaque jour le prix de leur journée pour les faire subsister.

*Adrien.* Les pauvres gens, \* que je les plains !

*M. de Verteuil.* Et moi aussi, mon fils. Mais il ont au moins l'espérance de parvenir, par leur économie, à se faire à leur tour un petit établissement ?

---

\* How I pity them.

*Adrien.* Il est vrai, puisque les maîtres ont commencé comme eux.

*M. de Verteuil.* Ce que je t'ai dit du tisserand, tu sens à merveille que cela s'étend à tous les autres fabricans, quel que soit leur métier. Le second moyen de gagner de l'argent est le commerce que l'on fait aussi de diverses manières. Par exemple, on commence par acheter quelques marchandises, que l'on revend avec un peu de profit.

*Adrien.* Oui, mon papa ; comme ces petits marchands qui courent les rues.

*M. de Verteuil.* Eh bien, mon fils, lorsqu'un de ces petits marchands dont tu parles gagne chaque jour assez pour n'avoir pas besoin de l'employer en entier à sa subsistance et à son entretien, il emploie le surplus à acheter plus de marchandises qu'auparavant, et alors il fait d'autant plus de profit qu'il achète et revend davantage. En étendant ainsi peu à peu son commerce, plus il va, plus il s'enrichit ; et il y a un grand nombre d'exemples de ces petits marchands qui sont devenus à la fin les plus riches particuliers de leur pays.

*Adrien.* Mais, mon papa, lorsqu'ils sont devenus riches, que font-ils de cet argent ? le dépensent-ils ?

*M. de Verteuil.* Ceux qui sont sages ne le dépensent pas tout. Ils font, à la vérité, beaucoup plus de dépenses, lorsqu'ils sont riches,

qu'ils n'en faisaient lorsqu'ils étaient pauvres, mais il y a aussi beaucoup de gens qui gagnent plus à faire le commerce ou à cultiver les terres, ou à faire travailler des ouvriers dans leurs fabriques, qu'ils ne sauraient en dépenser en vivant avec la plus grande aisance.

*Adrien.* Que peuvent-ils donc faire de ce surplus, à moins de la garder dans leurs coffres ?

*M. de Verteuil.* Dans leurs coffres ! il ne leur rapporterait rien ; ils ne l'y gardent qu'en attendant l'occasion de s'en servir avec avantage, en le plaçant de manière qu'il leur rapporte un nouveau profit.

*Adrien.* Et comment le placent-ils ?

*M. de Verteuil.* Ils peuvent le faire encore de diverses manières. Par exemple, ils achètent la maison où ils demeurent, ou d'autres maisons qu'ils louent pour une certaine somme d'argent par an ; et cette somme accroît encore leurs richesses, s'ils ne préfèrent pas de s'en servir pour augmenter leur dépense. Lorsqu'ils ne veulent pas acheter de maison, ou qu'ils en possèdent assez, ils achètent des pièces de terre. Ils les font cultiver à leur profit, ou, s'ils veulent s'épargner ce soin, ils ne manquent pas de fermiers qui les prennent en ferme, moyennant une certaine somme qu'ils leur paient par an.

*Adrien.* Et pourquoi les fermiers prennent-ils ces terres en ferme ?

*M. de Verteuil.* Pour les cultiver et y faire venir du blé ou bien pour y faire nourrir du bétail, si ces terres sont en prairies. De l'une ou de l'autre de ces manières les fermiers gagnent plus d'argent qu'ils n'en donnent pour le prix de leur ferme. Ce prix annuel que le maître de la terre reçoit grossit ses revenus, et par conséquent sa richesse ; et quoiqu'il ait affermé cette terre, il en conserve la propriété, parce que c'est seulement son usage qu'il cède au laboureur, pour le prix que celui-ci lui en donne tous les ans, pendant un certain nombre d'années dont ils sont convenus.

*Adrien.* Et lorsque ce nombre d'années s'est écoulé, mon papa ?

*M. de Verteuil.* Alors le maître de la terre peut en faire ce qu'il lui plaît, c'est-à-dire la cultiver lui-même, ou la donner une seconde fois en ferme au même fermier, ou prendre un autre fermier qui lui en donne davantage.

*Adrien.* Mais si, avant ce temps, un second lui en présentait un meilleur prix, est-ce qu'il ne pourrait pas l'accepter ?

*M. de Verteuil.* Non, sans doute, mon fils. Le fermier, en faisant un bail, c'est-à-dire en faisant un traité avec le maître de la terre, pour en jouir pendant un certain nombre d'années déterminé, a dû être assuré que pen-

dant tout ce temps il ne serait pas troublé dans sa jouissance. C'est dans cette assurance qu'il sème, qu'il plante, qu'il défriche ; et il ne serait pas juste, lorsqu'il aurait fait toutes ces améliorations, qu'un autre survînt pour en profiter.

*Adrien.* Oui, vous avez raison, mon papa.

*M. de Verteuil.* Revenons au propriétaire de la terre. Aussi long-temps qu'il en reste possesseur, c'est-à-dire qu'il ne la revend pas à un autre, sa richesse s'accroît tous les ans de la somme que son fermier lui paie.

*Adrien.* Oui ; mais si son fermier ne le paie pas ?

*M. de Verteuil.* Il se garde bien d'y manquer ; car, en ce cas, il serait exposé à voir vendre tous ses meubles et tous ses outils, au profit du maître de la terre, et même à voir casser son bail.

*Adrien.* Oh ! je sens que cela doit le rendre exact à ses paiemens.

*M. de Verteuil.* Il est encore une autre manière de faire usage de son argent, ou, comme on dit, de le placer, en sorte qu'il rapporte un certain profit, sans avoir besoin d'acheter ni terres ni maisons, ni d'établir des fabriques, ou de faire le commerce.

Lorsqu'on veut acheter une maison ou une terre, ou que l'on veut étendre davantage son commerce ou ses fabriques, et que l'on n'a pas

assez d'argent pour cela, alors on cherche quelqu'un qui ait de l'argent à placer. Si une telle personne vient à savoir que moi, par exemple, j'ai une certaine somme oisive dans mes coffres, elle vient me trouver, et me dit : Si vous voulez me prêter mille écus pour tel nombre d'années (cinq ans, si tu veux), je vous donnerai chaque année cinquante écus, et au bout des cinq ans, je vous rendrai vos mille écus tout entiers. Si je consens à cette proposition, parce que la personne me paraît honnête et en état de me payer, je lui compte la somme. En la recevant, elle me donne en échange un papier où elle déclare avoir emprunté de moi mille écus, pour lesquels elle s'oblige de me donner cinquante écus chaque année, et de me rendre mes mille écus en entier au bout de cinq ans. Elle met sa signature au bas de ce papier ; et c'est ce qu'on appelle un billet ou une obligation. La somme que je lui prête s'appelle *capital*, et les cinquante écus qu'elle me donne chaque année, s'appellent *rente* ou *intérêts*.

*Adrien.* Il me semble, mon papa, que cette personne ne gagne pas beaucoup à ce marché.

*M. de Verteuil.* Pourquoi le penses-tu, mon fils ? c'est sans doute parce qu'elle ne reçoit que mille écus, et que, pour cette somme, elle me donne d'abord cinquante écus tous les ans, et qu'au bout de cinq années, elle n'en est pas



moins obligée de me rendre mes mille écus tout entiers.

*Adrien.* Oui, vraiment ; n'est-ce pas une duperie de sa part ?

*M. de Verteuil.* Non, pas autant que tu pourrais l'imaginer. Elle y gagne plus que moi, peut-être.

*Adrien.* Et comment cela, je vous prie ?

*M. de Verteuil.* C'est qu'elle n'emprunte ces mille écus que pour les employer d'une manière qui lui rapporte, tous les ans, au-delà des cinquante écus qu'elle me donne. Si elle achète, par exemple, pour cette somme, une pièce de terre, qu'elle trouve à affermer soixante écus, tu vois déjà que c'est dix écus qu'elle gagne ; mais si elle met ces mille écus dans son commerce ou dans ses fabriques, elle peut aisément gagner beaucoup davantage, lorsque ses affaires vont bien. Il n'y a donc pas de perte pour elle, mais souvent, au contraire, un très-grand profit à me donner cinquante écus par an de mes mille écus.

*Adrien.* Mais, mon papa, est-il bien honnête de prêter de l'argent à quelqu'un pour en tirer du profit ?

*M. de Verteuil.* Pourquoi non, mon fils ? Nous avons vu l'autre jour que l'argent était le signe représentatif de toutes les valeurs. Une somme de mille écus représente donc un champ que j'acheterais à ce prix. Or, si je

puis honnêtement affirmer un champ que j'achète, ne puis-je pas de même affirmer, pour ainsi dire, l'argent avec lequel je l'aurais acheté ?

*Adrien.* En effet, \*l'un vaut l'autre.

*M. de Vertueil.* Lors donc qu'une personne désire que je lui prête mes mille écus, dont j'aurais pu faire usage moi-même, il est juste qu'elle me donne tous les ans une rente qui réponde à ce que ces mille écus m'auraient rapporté si je les avais employés comme elle ; autrement je serais un insensé de me priver, sans aucun dédommagement, d'une somme qui m'aurait rapporté un revenu honnête, pour la mettre entre les mains d'une autre personne qui s'en ferait elle-même un revenu.

*Adrien.* Oh ! c'est clair.

*M. de Vertueil.* Je puis cependant renoncer à recueillir le fruit d'un argent acquis par mon travail, ou ménagé par mon économie, lorsqu'il s'agit d'obliger un ami, ou de secourir un malheureux qui peut se tirer d'embarras par ce moyen. C'est alors que je me reprocherais de recevoir l'intérêt de l'argent que je leur aurais prêté, puisque j'aurais déjà trouvé cet intérêt dans la satisfaction que mon cœur éprouve à les obliger. Mais si un étranger m'emprunte pour s'enrichir, n'est-il pas raison-

---

\* One is worth as much as the other.

nable qu'il me donne une partie du gain qu'il fait avec mon argent, pour me tenir lieu du gain que j'aurais pu faire moi-même si je l'avais employé?

*Adrien.* Rien de plus juste, mon papa. Mais n'est-il pas d'autres moyens de placer son argent?

*M. de Verteuil.* Il en est un autre encore, que je veux te dire; mais pour que tu puisses mieux le comprendre, il est nécessaire de te parler auparavant d'un autre objet dont il importe que tu sois instruit. Tu as souvent entendu dire, surtout pendant ces derniers temps, que l'état est obligé de faire beaucoup de dépenses, et que tous les citoyens, pour fournir à ces dépenses, paient différentes impositions?

*Adrien.* Oui, mon papa.

*M. de Verteuil.* Dans un état bien administré, ces impositions ne s'élèvent qu'à la somme justement nécessaire pour les frais de l'administration, ou seulement à quelque chose de plus, que l'on tient en réserve pour parer à des événemens imprévus.

*Adrien.* Et quels peuvent être ces événemens imprévus, je vous prie?

*M. de Verteuil.* Je me bornerai à te citer celui du moment: la crainte d'une guerre qui nous oblige de faire des préparatifs pour n'être pas surpris.

*Adrien.* Oui, je comprends.

*M. de Verteuil.* Mais quand la guerre arrive en effet, alors l'état se trouve avoir besoin de plus d'argent que les impôts n'en rapportent, et il a besoin de très-fortes sommes à la fois. Dans une pareille circonstance, où il n'est pas possible d'établir tout de suite de nouvelles impositions, l'état dit aux citoyens : Si vous voulez me prêter de l'argent pour lever des troupes, armer des vaisseaux, et pourvoir à tous les besoins de la guerre, alors, sur les nouveaux impôts qu'il faudra établir pour la dépense extraordinaire que la guerre va occasioner, je vous paierai, tous les ans, cinquante francs pour chaque somme de mille livres que vous me prêterez, et cela, jusqu'à ce que les nouveaux impôts et mes économies m'aient mis en état de vous payer en entier la somme que vous m'aurez prêtée.

*Adrien.* Oui, oui, je conçois à merveille. L'état fait alors comme le particulier dont vous me parliez, et qui emprunte l'argent qui lui manque pour faire aller ses affaires.

*M. de Verteuil.* C'est justement la même chose. Aussi l'état donne-t-il, de même que ce particulier, des billets ou obligations à celui qui lui prête son argent. Aussi, pour chaque somme de mille livres que je prête à l'état, il me donne un billet dans lequel il déclare qu'il a reçu de moi la somme de mille livres, et que,

pour cette somme, il me paiera à moi, ou à telle autre personne à qui j'aurai cédé mon droit, cinquante livres d'intérêt par an, jusqu'à ce qu'il m'ait rendu en entier la somme que je lui ai prêtée.

*Adrien.* Un mot d'explication, mon papa, je vous prie. Vous dites qu'il paiera ces cinquante livres d'intérêt à telle autre personne à qui vous aurez cédé votre droit ? je ne comprends pas bien cela.

*M. de Verteuil.* Je vais te l'expliquer. Avec le billet d'état que j'ai reçu pour la somme que j'ai prêtée, je puis aller tous les ans demander aux payeurs des rentes de l'état, la somme de cinquante livres d'intérêt, pour l'année qui vient de s'écouler ; mais je ne puis redemander, lorsque je le veux, le capital de mille livres que j'ai prêté, parce que l'état n'a pas toujours assez d'argent en caisse pour rembourser les sommes qu'il a empruntées, au moment précis où les prêteurs voudraient les ravoir. Il faut attendre le terme dont on est convenu.

*Adrien.* Voilà qui est fort incommode, mon papa, de ne pouvoir pas ravoir son argent lorsqu'on en a besoin.

*M. de Verteuil.* Cela est vrai, mon fils ; mais lorsqu'on a prêté de l'argent jusqu'à une certaine époque, on devrait savoir qu'on n'en serait pas remboursé avant ce temps.

*Adrien.* Cela ne laisse pas cependant d'être fâcheux ; car on pourrait mourir de faim avec son chiffon de papier.

*M. de Verteuil.* Rassure-toi, mon ami. Il est heureusement une autre manière de ravoir son argent lorsqu'on le désire ; ce qui revient au même.

*Adrien.* Ah ! tant mieux. Mais comment donc faire en pareil cas ?

*M. de Verteuil.* Aussitôt que j'ai besoin des mille livres que j'ai prêtées à l'état, je vais trouver la première personne qui a de l'argent à placer, et je lui dis : Voici une obligation par laquelle l'état reconnaît me devoir la somme de mille livres de capital, avec cinquante livres d'intérêt par an. Si vous voulez me rembourser les mille livres, et me payer l'intérêt échu jusqu'à ce jour, je vais vous céder l'obligation. De cette manière, vous pourrez, à la fin de chaque année, aller toucher à ma place, du payeur des rentes, les cinquante livres d'intérêt annuel ; et lorsque le temps que l'état a pris pour s'acquitter du capital sera arrivé, c'est à vous qu'il le remboursera, puisque je vous transporte mon droit. Cette personne accepte avec plaisir ma proposition, parce qu'elle trouve ainsi le moyen de tirer l'intérêt du capital qui était oisif dans ses coffres, et que si elle vient à avoir besoin de son argent, elle pourra faire avec une autre

personne ce que je viens de faire avec elle. C'est ainsi que les obligations passent de main en main, jusqu'au moment où l'état les rembourse.

*Adrien.* Rien de plus commode, en effet.

*M. de Verteuil.* Revenons maintenant à notre premier objet. Tu peux comprendre, d'après tout ce que nous avons dit, que celui qui a des terres, des maisons et des obligations dont il retire un revenu annuel, et qui, au lieu de dépenser tout ce revenu, en réserve une partie pour acheter encore d'autres terres, d'autres maisons et d'autres obligations, doit d'année en année devenir plus riche.

*Adrien.* Cela est clair.

*M. de Verteuil.* Sa richesse s'accroît ainsi, quoiqu'il ne travaille pas de ses mains pour gagner de l'argent, quoiqu'il n'établisse pas de fabriques, ou qu'il ne fasse pas de commerce, parce que l'excédant de son revenu sur sa dépense grossit tous les ans son capital, et que son capital, en grossissant, augmente chaque année son revenu.

*Adrien.* Il n'est rien de si aisé à concevoir.

*M. de Verteuil.* La richesse de cet homme s'accroît encore davantage, s'il exerce ses talens en qualité d'avocat ou de notaire, ou s'il a quelque emploi pour lequel il reçoive des appointemens : plus il gagne dans ses fonctions, plus il économise sur ses revenus.



*Adrien.* Et par conséquent, plus il peut s'enrichir. Je ne m'étonne pas s'il y a des gens qui possèdent tant de biens.

*M. de Verteuil.* Il est vrai. Il y en a d'autres, au contraire, qui aiment mieux dépenser tout leur revenu, et ceux-là ne deviennent ni plus pauvres, ni plus riches ; mais leur fortune reste toujours dans le même état.

*Adrien.* A la bonne heure.

*M. de Verteuil.* D'autres enfin dépensent plus qu'ils n'ont de revenus, sans rien gagner d'ailleurs pour réparer la brèche qu'ils font ainsi chaque année à leur capital. Ceux-là, comme tu le sens à merveille, plus ils vont, et plus ils deviennent pauvres ; et ils finissent souvent par souffrir le besoin dans leur vieillesse, après avoir joui de l'aisance dans leurs premières années.

*Adrien.* Voilà de grands fous, ce me semble.

*M. de Verteuil.* Oui, sans doute, mon fils, et ils méritent bien leur sort ; mais leurs pauvres enfans, que je les plains ! Il aurait bien mieux valu pour eux qu'ils fussent nés dans la pauvreté.

*Adrien.* Pourquoi donc, mon papa, je vous prie ?

*M. de Verteuil.* Lorsque les parens viennent à mourir, ils laissent tous les biens qu'ils possèdent à leurs enfans, qui les partagent entre eux ; mais lorsque les parens ont dissipé leurs

biens, ils ne peuvent rien laisser à leurs enfans, qui sont alors aussi pauvres que les parens l'étaient avant de mourir. Il faut donc que ces enfans se livrent au travail le plus pénible, pour avoir de quoi vivre ; et cela leur est d'autant plus dur, qu'ils n'y sont pas accoutumés, et qu'au lieu d'avoir appris quelque métier pour gagner leur vie, ils ont, au contraire, été nourris dans la mollesse, tandis que leurs parens jouissaient d'une fortune aisée. Tu vois donc que ces pauvres enfans sont plus malheureux de leur bonheur passé, qu'ils ne le seraient d'être nés dans la misère, parce qu'alors du moins ils auraient appris de bonne heure à mener une vie dure et à gagner leur pain.

*Adrien.* Oui, cela n'est que trop vrai, mon papa ; mais lorsque les parens sont riches, les enfans sont-ils riches aussi ?

*M. de Verteuil.* Cela n'arrive pas toujours. Si des parens n'ont qu'un seul enfant, cet enfant, en héritant de leurs biens, est lui seul aussi riche que son père et sa mère l'étaient ensemble. S'il y a deux enfans, ils partagent la succession, et chacun d'eux est alors aussi riche que leur père et leur mère l'étaient séparément ; mais s'ils sont quatre, cinq, huit, dix enfans, ou même davantage, il se trouve, par le partage des biens, que chacun des enfans n'a qu'un quart, qu'un cinquième, un

huitième, un dixième, ou moins encore, de ce que leurs parens possédaient ensemble. C'est ainsi qu'il arrive souvent que les enfans de parens très-riches, ne sont pas riches eux-mêmes, lorsque les parens n'ont pas travaillé à accroître leurs biens en proportion de leur famille ; car si le père et la mère avaient ensemble dix mille livres de rente, et qu'ils aient laissé dix enfans, chacun des enfans n'a plus que mille livres de rente pour sa portion ; ce qui fait, comme tu le vois, une très-grande différence.

*Adrien.* Et que font alors ces enfans, mon papa ?

*M. de Verteuil.* Ils cherchent, chacun de son côté, à se faire un état. L'un se retire à la campagne, et vit du produit de ses terres ; l'autre établit une manufacture ; celui-ci se met dans le commerce ; celui-là entre dans la robe ou dans le service militaire ; les autres enfin cherchent à obtenir des emplois. Ainsi chacun d'eux travaille à se tirer d'affaire, et quelquefois ils deviennent tous aussi riches que l'étaient leurs parens.

*Adrien.* Ils doivent avoir bien de la peine. Il aurait bien mieux valu pour eux que chacun fût d'abord assez à son aise pour n'être pas obligé de travailler.

*M. de Verteuil.* Ils auraient peut-être gagné à cet arrangement beaucoup moins que tu ne

penses. Il y a beaucoup d'hommes qui, dès leur jeunesse, ont eu assez de fortune pour n'avoir eu besoin de rien faire, et qui se sont contentés de vivre du revenu de leurs maisons, de leurs terres et de leurs obligations. Il semble, au premier coup d'œil, qu'ils doivent être les personnes les plus heureuses de la terre ; mais lorsqu'on y regarde de près, on voit que c'est justement parmi ces riches qui n'ont rien à faire, que se trouvent les êtres les plus maladifs, les plus tristes et les plus mécontents de leur état.

*Adrien.* Et pourquoi donc, mon papa, je vous prie ?

*M. de Verteuil.* D'abord, l'oisiveté dans laquelle ils croupissent, les rend lourds et fainéans ; ensuite l'usage d'une nourriture friande et délicate affaiblit leur estomac : enfin, comme ils n'ont pas d'occupations fixes et nécessaires, ils ne savent, pendant la plus grande partie du jour, comment employer leur temps, et ils se voient dévorer par l'ennui, ce qui est le plus grand des malheurs.

*Adrien.* En ce cas-là je les plains.

*M. de Verteuil.* On voit, au contraire, que ceux qui sont forcés par la médiocrité de leur fortune de mener une vie simple et frugale, jouissent ordinairement d'une bonne santé ; que ceux qui ont un travail journalier qui les occupe, sont vifs, joyeux, ne s'ennuient jamais ;

et que la pensée d'être utiles aux autres et à eux-mêmes par leurs travaux, leur donne une satisfaction intérieure que les oisifs ne connaissent pas, et dont ils ne peuvent même se former une idée. Tu vois par-là, mon fils, que pour vivre heureux, il s'agit moins d'être riche, que de savoir employer son temps. C'est une observation que je te prie de bien retenir, pour t'assurer toi-même de sa vérité dans tout le cours de ta vie.

*Adrien.* Oh ! oui, mon papa, je vous le promets.

*M. de Verteuil.* Il y a encore une autre chose à remarquer dans ce que nous disions tout-à-l'heure.

*Adrien.* Et quoi donc, je vous prie ?

*M. de Verteuil.* Lorsqu'il y a beaucoup d'enfans dans une famille, il est tout naturel de prévoir que ces enfans seront infiniment moins riches que leurs parens.

*Adrien.* Oui, en effet ; vous venez de me le démontrer.

*M. de Verteuil.* Les parens, s'ils sont sages, doivent donc alors se garder avec soin d'accoutumer leurs enfans à mener une vie aussi aisée que celle qu'ils mènent eux-mêmes. Ils doivent, au contraire, leur faire prendre l'habitude du travail et de la frugalité : et les enfans, à qui l'on aura eu soin d'inspirer cette réflexion,

sentiront d'eux-mêmes qu'une pareille éducation leur devient nécessaire.

*Adrien.* Oh ! oui, sans doute ; m'en voilà convaincu pour ma part.

*M. de Verteuil.* Une vie frugale et laborieuse n'est un malheur que pour ceux qui, dès leur enfance, ont été nourris dans la mollesse ; mais celui qui est accoutumé de bonne heure au travail et à la sobriété sait y trouver ses plus doux plaisirs. Une fortune modérée remplira son ambition, tandis qu'elle ne paraîtra aux autres qu'une situation indigente, dont ils n'auraient pas même le courage de chercher à sortir par l'exercice d'une sage industrie.

*Adrien.* O les lâches !

*M. de Verteuil.* Tu le vois, mon ami, tout dépend de l'éducation ; et c'est pour cela que les pères ne peuvent jamais veiller avec trop de soin sur les idées et les habitudes qu'ils voient prendre à leurs enfans, parce que c'est ordinairement à ces premières dispositions qu'est attaché le bonheur ou le malheur du reste de leur vie.

*Adrien.* O mon papa ! veillez donc sur les miennes, je vous en conjure. Je m'abandonne entièrement à votre sage tendresse.

*M. de Verteuil, en l'embrassant.* Oui, mon cher Adrien, j'en ferai mon devoir et mon plaisir. Je tâcherai surtout de t'apprendre de bonne heure à ne pas craindre le travail, et à

te contenter de la situation à laquelle la Providence te destine. Si elle est fortunée, l'esprit de modération que tu auras contracté dès l'enfance, te défendra contre le danger naturel d'abuser de la prospérité; si elle est sujette à quelques embarras, tu auras la patience et le courage nécessaires pour combattre et vaincre l'infortune; les inspirations d'un cœur honnête te diront toujours le parti qu'il te faudra prendre, et tu ne pourras jamais manquer d'être intérieurement heureux, dans quelque état que tu puisses te trouver.





## LE DANGER DE CRIER POUR RIEN.

---

MAD. DE VERTEUIL, PAULINE SA FILLE.

*Mme. de Verteuil.*



U'EST-CE \* donc, Pauline ?  
Pourquoi pleurer si fort ?

*Pauline, en sanglotant.* O  
maman ! j'ai voulu prendre un  
verre d'eau sur la table, je me  
suis heurté le bras, et il m'est  
tombé de l'eau froide sur le cou.

*Mme. de Verteuil, d'un ton ironique.* Est-il  
bien possible ?

*Pauline.* Oui, maman, je vous assure.

*Mme. de Verteuil.* Voilà un terrible malheur.  
En vérité, cela vaut bien la peine de tant crier.  
N'as-tu pas honte d'être encore si enfant ?  
Sais-tu d'ailleurs que tu peux te faire infini-  
ment de tort en criant ainsi ?

*Pauline.* Eh, quel tort puis-je donc me faire,  
maman ?

*Mme. de Verteuil.* Je vais te le dire. Lors-  
qu'un enfant pousse des cris, il est tout naturel

---

\* What is the matter.





de croire qu'il s'est fait beaucoup de mal, ou qu'il est dans quelque danger ; alors on s'empresse de courir à son secours. Mais si tu prends l'habitude de crier sans sujet, et que l'on vienne à s'apercevoir que le plus souvent on prend une peine inutile à courir auprès de toi pour te secourir, on se dira à la fin : Nous aurions de l'occupation pour la journée, si nous avions la bonté de courir toutes les fois que Pauline prend la fantaisie de crier. C'est pourquoi l'on ne viendra jamais à tes cris, parce que l'on pensera toujours que c'est pour une bagatelle que tu fais un pareil vacarme, et alors il faudra que tu restes sans secours.

*Pauline.* Mais, maman, si j'en avais réellement besoin ?

*Mme. de Verteuil.* Et comment veux-tu qu'on le devine ? Dix fois par jour, c'est pour rien que tu cries ; comment veux-tu que la onzième fois on puisse justement savoir que c'est alors tout de bon, et que tu as vraiment besoin d'être secourue ? Tu dois, par conséquent, bien compter que l'on ne fera plus la moindre attention à tes cris, aussi long-temps que tu garderas la mauvaise habitude de crier pour une bagatelle. Il en est tout autrement de ton frère. On sait fort bien qu'il ne crie jamais que lorsqu'il faut qu'on aille absolument auprès de lui ; et de cette manière, lorsqu'il crie, c'est une marque qu'il a véritable-

ment besoin de secours. Mais pour toi, ma fille, on ne doit point s'embarrasser de tes cris : on ne sait jamais ce que cela signifie, si c'est pour une bagatelle, ou pour quelque chose d'essentiel.

*Pauline.* Il est vrai, maman ; vous m'en faites bien sentir la raison.

*Mme. de Verteuil.* Veux-tu que je te raconte ce qui est arrivé une fois à un petit garçon qui criait toujours pour rien, et qui faisait même encore pis que tu ne fais ?

*Pauline.* Oh ! voyons, je vous prie, maman.

*Mme. de Verteuil.* Ce petit étourdi se faisait un vilain plaisir de donner aux autres des inquiétudes par ses plaintes. A la moindre aventure, il se mettait à pousser des cris perçans, comme s'il lui était arrivé du mal ; et puis lorsqu'on arrivait près de lui, on voyait que c'était pour une bagatelle à peu près comme ton verre d'eau. Il criait même souvent sans aucun sujet, seulement pour donner des alarmes aux domestiques, les faire accourir à ses côtés, et se moquer d'eux. Tantôt il courait précipitamment sur l'escalier, et faisait tout à coup avec les pieds un grand bruit, comme s'il fût tombé, et qu'il eût roulé du haut en bas, tandis qu'il n'avait fait que se coucher doucement à terre ; tantôt il frappait un grand coup sur la table, après s'être barbouillé le visage de jus de cerises, pour avoir

l'air de s'être fait un grand trou à la tête et d'être tout en sang. Dans le commencement, on ne manquait pas d'accourir aussitôt à ses cris ; mais lorsqu'on y eut été trompé un certain nombre de fois, on le laissait frapper des pieds, se rouler, pousser des cris autant qu'il le voulait, sans se déranger pour cela. Enfin un jour il arriva qu'il se mit en tête de grimper sur une échelle ; l'échelon sur lequel il mettait le pied se rompit, en sorte qu'il tomba du haut en bas, et se disloqua entièrement une jambe ; alors, comme tu le comprends bien, il se mit à crier de toutes ses forces, mais on n'y fit pas plus d'attention qu'à l'ordinaire, parce que l'on ne savait pas que cette fois-ci c'était sérieusement. Il fut donc obligé de rester à terre, parce que sa jambe étant démise, il ne pouvait pas se lever, et il souffrit des douleurs très-aiguës. Enfin, par hasard, il vint auprès de lui un domestique. Celui-ci vit tout de suite à sa mine que ce n'était pas pour rien qu'il criait cette fois. Il le prit aussitôt dans ses bras, le porta sur son lit, et alla lui chercher un chirurgien ; mais comme il était resté longtemps sans secours, sa jambe s'était considérablement enflée, et il souffrit infiniment plus qu'il n'aurait souffert, si l'on était allé tout de suite à son secours. Il ne fut même plus possible de redresser sa jambe, en sorte qu'il resta estropié toute sa vie. Par ce malheur, il se

déshabitua de sa mauvaise coutume, mais trop tard, comme tu le vois.

*Pauline.* C'était payer un peu cher sa faute.

*Mme. de Verteuil.* Fais-y donc bien attention, Pauline, et profite de l'exemple de ce petit malheureux, avant qu'il t'en arrive autant qu'à lui. Je sais bien que tu ne cries pas pour nous inquiéter ou nous faire peur ; mais ton enfantillage aurait d'aussi mauvaises suites que sa tromperie. On ne peut pas plus savoir de toi que de lui, si tu cries pour une bagatelle, ou si c'est vraiment parce que tu as besoin de secours ; et par conséquent on te laisserait, ainsi que lui, sans assistance. Comme on aurait été trompé plus d'une fois à tes cris, on y ferait aussi peu d'attention qu'au discours d'un enfant qui se serait accoutumé à mentir, et de la parole duquel on ne fait aucun cas, même lorsqu'il dit la vérité, parce que l'on ne peut plus savoir s'il l'a dite en effet. Apprends donc à souffrir patiemment, et sans crier, de petits accidens, pour que tu puisses toujours avoir du secours lorsque tu en auras véritablement besoin.

*Pauline.* Oui, maman : je vous remercie de votre histoire ; me voilà toute corrigée, et je ne crierai plus mal à propos.



## LES CHATS.

---

M. DE VERTEUIL, ADRIEN SON FILS.

*Adrien.*



ON papa, n'est-ce pas une souris que le chat tient entre ses pattes ?

*M. de Verteuil.* Oui, mon fils ; c'est un ennemi dont il vient de nous délivrer. Les souris et les rats font un grand dégât dans une maison, en rongant les tapis et les meubles. Nous ne pourrions guère les attraper nous-mêmes, parce qu'ils sont plus agiles que nous ; et le chat nous rend un grand service en les détruisant.

*Adrien.* Je crois qu'il ne songe guère à nous lorsqu'il les attrape, il ne pense qu'au plaisir qu'il aura de les manger.

*M. de Verteuil.* Tu as raison. Cependant ce service ne nous est pas moins utile ; le chat est d'ailleurs un joli animal ; il n'est pas aussi caressant que le chien ; il est même d'un naturel un peu sauvage ; mais il est assez patient pour rester une heure entière immobile

au guet d'une souris, jusqu'à ce qu'il la voie paraître. Il sait aussi se poster toujours avec tant d'avantage, que d'un seul bond il peut sauter sur son ennemi et le saisir. N'as-tu jamais vu dans le jardin notre chat se tenir au guet pour attraper des oiseaux ?

*Adrien.* Oui, mon papa ; mais alors je le chasse et je lui dis : Va-t'en, Minet ; je ne veux pas que tu prennes les jolis oiseaux.

*M. de Verteuil.* C'est fort bien fait ; le chat n'est au logis que pour prendre les souris et les rats. Les oiseaux ont un si joli ramage et font tant de plaisir dans un jardin ! Il ne faut pas que les chats les mangent.

*Adrien.* Et puis, Minet n'est pas à plaindre. Je prends moi-même le soin de le bien nourrir.

*M. de Verteuil.* En effet, j'ai souvent observé qu'il va s'adresser à toi de préférence, pour avoir quelque chose à manger.

*Adrien.* O mon papa ! il est si gentil ! Et pour son adresse, elle est incroyable. Lorsqu'il saute sur une table où il y a des carafes, des bouteilles, des verres et des salières, pourvu qu'on ne lui fasse pas de peur, ou qu'on ne le chasse pas brusquement, il court au milieu de tout cela sans jamais rien casser.

*M. de Verteuil.* Il est vrai. Je ne connais point d'animal plus souple. Mais croirais-tu que j'ai vu un chat boire du lait dans un vase où il ne pouvait pas fourrer le museau ?

*Adrien.* Apparemment qu'il prit le parti de le renverser ?

*M. de Verteuil.* Non, non ; il fit encore mieux.

*Adrien.* Et comment donc, je vous prie ?

*M. de Verteuil.* Lorsqu'il vit qu'il ne pouvait pas faire entrer sa tête dans le col du vase, ni atteindre avec sa langue jusqu'au lait pour le laper, il plongea dans le vase une de ses pattes, qu'il retira aussitôt pour la lécher, et il continua cet exercice jusqu'à ce qu'il eût entièrement apaisé sa soif.

*Adrien.* Si le renard du bon La Fontaine s'était avisé de cet expédient, il aurait bien attrapé la cigogne.

*M. de Verteuil.* Oui, tu as raison.

*Adrien.* Voilà donc, malgré le proverbe, un chat plus fin qu'un renard. Oh ! tenez, mon papa, quand le lait aurait été pour mon déjeuner, j'aurais pardonné un si bon tour à Minet, en faveur de son industrie.

FIN.



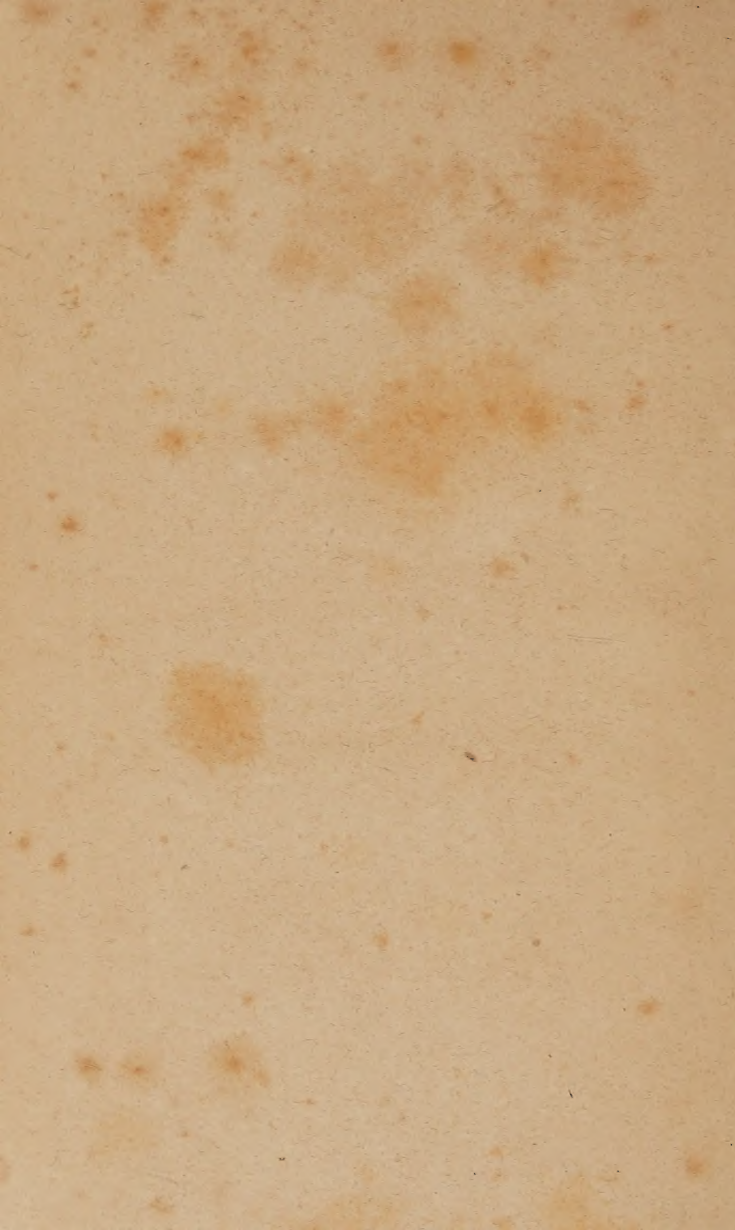


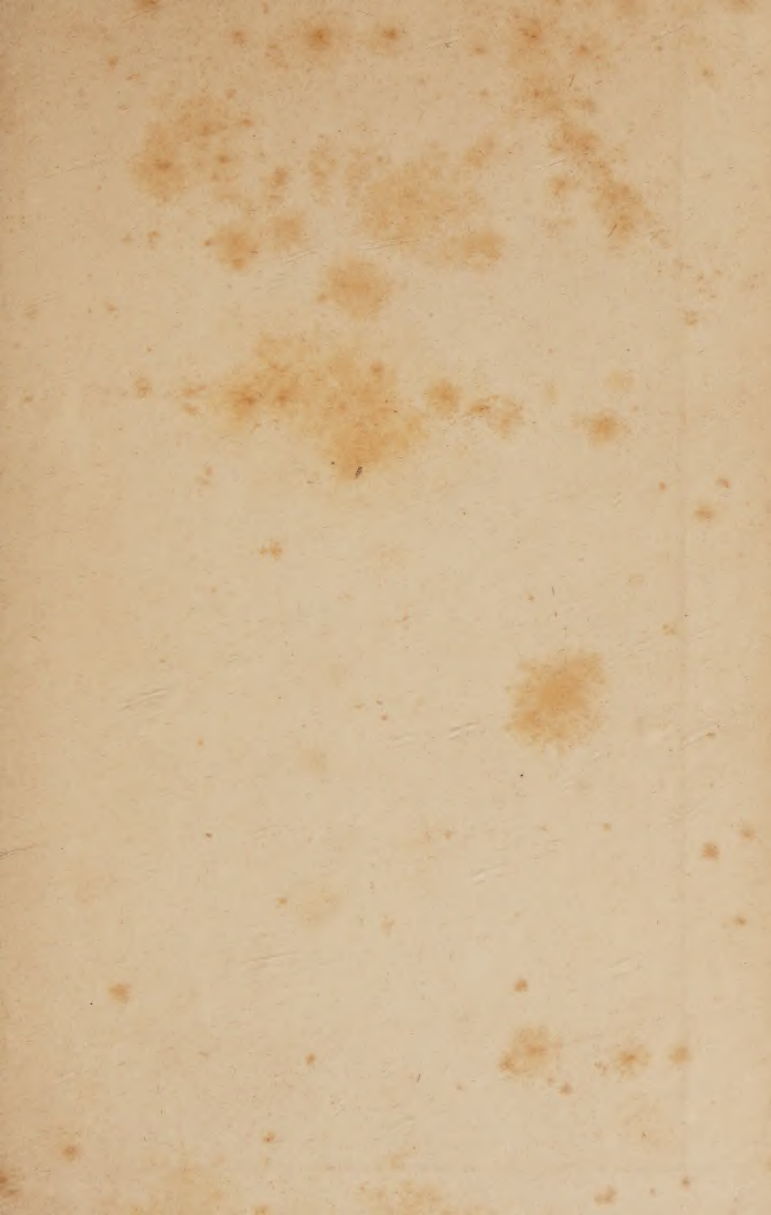












**POPULAR SCHOOL BOOKS,**  
PUBLISHED AND FOR SALE BY  
**DURRIE AND PECK, NEW HAVEN, CONN.,**  
AND  
**SMITH AND PECK,**  
CORNER OF THIRD AND ARCH STREETS,  
PHILADELPHIA.

---

**SALLUST**, with Notes, by Professor E. A. ANDREWS, Author of Latin Grammar, Reader, Lessons, &c.

**A HISTORY OF THE UNITED STATES**, designed for Schools, by J. OLNEY, A. M.

**THE EASY READER**, or Introduction to the National Preceptor, by J. OLNEY, Author of Practical System of Geography, Arithmetic, National Preceptor, History of the United States, &c.

**ELEMENTS OF GENERAL HISTORY**, designed for Schools, by J. W. BARBER, Author of Connecticut, Massachusetts, and New York, Historical Collections, &c., &c.

**A SYSTEM OF PENMANSHIP**, in four parts, with a copper-plate in each part, by C. BASCOM.

**LESSONS IN LATIN PARSING**, designed as a first book in Latin, by Professor C. A. GOODRICH, of Yale College.

**LESSONS IN GREEK PARSING**, by same author.

**DAY'S ALGEBRA**, used in Yale College.

**DAY'S MATHEMATICS**, do. do. do.

**BRIDGE'S CONIC SECTIONS**, do. do. do.

**COLTON'S GREEK READER**, do. do. do.

**AN EXAMINATION OF EDWARDS ON THE WILL**, by JEREMIAH DAY, D. D. L. L. D. President of Yale College.

---

**ALSO FOR SALE**, a general assortment of School and Classical Books, &c., at the lowest prices.

March 1st, 1841.